



TROIS QUATORZE



QUICONQUE A
BEAUCOUP VU,
PEUT AVOIR
BEAUCOUP RETENU
LA FONTAINE

PROGRAMMES INTERNATIONAUX D'ÉCHANGES
04 42 91 31 00 • 01 55 78 29 90
87 bis, rue de Charenton • 75012 Paris
39, rue Espariat • 13100 Aix en Provence
Membre de l'Office • Membre de l'U.N.S.E.
Membre de l'U.N.S.E. • www.piefrance.com
Partir ou accueillir • Une année scolaire
Un semestre scolaire • Entre 15 et 18 ans
Plus de vingt destinations différentes,
réparties sur les cinq continents

LE JOURNAL DES SÉJOURS CULTURELS ET LINGUISTIQUES
● Océanie ● Australie ● Nouvelle-Zélande ● Amérique ●
Argentine ● Brésil ● Canada ● États-Unis ● Mexique ● Asie ●
Chine ● Corée ● Japon ● Mongolie ● Thaïlande ● Europe ●
Allemagne ● Danemark ● Espagne ● France ● Finlande ● Italie ●
Norvège ● Pologne ● Portugal ● République tchèque ●
Russie ● Suède ● Suisse ● Afrique ● Afrique-du-sud

CALVIN-THOMAS
04 42 91 31 01 • 01 55 78 29 91
87 bis, rue de Charenton • 75012 Paris
39, rue Espariat • 13100 Aix en Provence
Membre de l'Office • Membre de l'U.N.S.E.
www.calvin-thomas.com
Séjours d'été • Une année au pair
Jobs et stages rémunérés • Ecoles de langue
Trimestre scolaire • Villages de langue
Séjours aux USA, en Australie, en Afrique

PUBLICATION SEMESTRIELLE

n°
43

24^e ANNÉE - N°43 - PIE & CALVIN-THOMAS

ÉTÉ 2006

NE PEUT ÊTRE VENDU

Métamorphoses

Trois Quatorze enregistre dans ce numéro les impressions des participants aux programmes culturels et linguistiques de longue durée : « Une année scolaire à l'étranger », « Une année au pair aux Etats-Unis », « Une année de stage aux USA ». Beaucoup de ces participants voient leur personnalité s'épanouir et se transformer à l'occasion ou au terme de ces séjours. Trois Quatorze assiste et rend compte de ces éclosions.

And now, cry butterfly !

par Luc Portugal, une année scolaire à l'étranger.

« Même un papillon, s'il n'ouvre pas ses ailes, ne peut s'envoler ! » Cette idée de partir m'est venue l'année dernière, alors que j'essayais de me trouver un futur dans le dico des métiers ! J'ai bien trouvé quelques idées, j'ai bien entr'aperçu quelques pistes, mais j'ai surtout réalisé que je ne me connaissais pas, que je ne savais pas qui j'étais. C'était plutôt dur à admettre, croyez-moi. Et puis, un miracle : dans un coin de la salle réservée aux métiers, j'ai trouvé un petit tas de brochures, j'ai jeté un œil. J'ai commencé à regarder les photos, à lire un peu, pour m'amuser. Il était question de partir à l'étranger. J'ai eu envie d'en savoir un peu plus. Je suis allé sur Internet. J'ai commandé toutes les brochures possibles, histoire de rêver un peu avant de m'endormir. J'ai essayé d'être discret, j'ai gardé ça pour moi - c'est égoïste un rêve - mais quand, dans la semaine, est arrivée une bonne dizaine de brochures, ma famille a trouvé que c'était une drôle de coïncidence. La ficelle était un peu grosse. Ensuite, j'ai appris l'existence de Trois Quatorze, j'en ai commandé trois numéros sur le net. J'ai tout lu. C'était ma seule activité pendant le repas de midi, à en exaspérer mes amis. Pendant ce temps, les brochures continuaient à arriver à la maison. J'ai fini par avouer à ma mère que c'était moi qui les commandais. Je lui ai expliqué de quoi il s'agissait, et à ma grande surprise,

encouragé. C'est alors que j'ai commencé à entrevoir cette idée de départ à l'étranger comme autre chose qu'un rêve, qu'une brève échappatoire à ma vie ordinaire, qu'une pause pendant le repas de midi. À Noël, il s'est agi de convaincre mon père, qui doutait de l'utilité de mon projet. Sous le sapin, j'ai trouvé le livre : « Comment peut-on être Américain ? » ! Mais il s'est finalement laissé convaincre... et au sortir des vacances, j'ai envoyé mon dossier. Quelques semaines plus tard, j'ai passé l'entretien. Le soir même, j'avais encore plus envie de partir. En février, j'ai eu ma famille. J'ai commencé à me demander ce que je faisais en France, mais paradoxalement je suis devenu plus proche de ma famille et de mes amis. Après un été passé à dire « au revoir », après une grosse fête et quelques moments de stress (je me suis, par exemple, présenté au rendez-vous de l'ambassade sans mes papiers !)... est venue l'heure des adieux et des derniers regards à ma famille. Quatre heures à pleurer dans le train, et me voilà à Paris. Deux jours de stage merveilleux, de nouveaux adieux et de nouveaux pleurs, et me voilà parti, direction Norfolk, Nebraska. Dans l'avion, je me suis retrouvé à côté d'une femme imposante, avachie dans son siège, avalant des chips bruyamment en regardant la télévision. Je me suis dit : « Ouh la la ! » Et puis, j'ai atterri, et là, d'un coup d'un seul, j'ai réalisé que le nouveau « moi » était arrivé. L'ancien n'avait pas passé la frontière. Il était une heure du matin quand j'ai posé mes valises dans ma nouvelle maison, j'étais épuisé. Le lendemain, j'ai découvert ma nouvelle école. J'ai été accueilli à bras ouverts et avec le sourire. Dans mon premier cours (« Band » - « Fanfare ») quelqu'un m'a sauté dessus pour me souhaiter la bienvenue. Maintenant je suis parfaitement intégré. L'autre jour quand quelqu'un m'a dit : « Everybody likes "Frenchie" », je me suis regardé et je me suis dit que finalement j'aimais ma vie. Et j'ai réalisé que je ne m'étais jamais dit ça avant. Cette année est la meilleure chose qui me soit arrivée. Merci. « And now cry, Butterfly ! »

Par Sophie Portugal, mère de Luc.

Le printemps arrive, et avec lui, la promesse du retour de Luc, prévu le 1er juin. Retour attendu, sans précipitation cependant, car malgré mes craintes du début - « Mais comment vais-je pouvoir vivre sans lui ? » - je suis consciente du bonheur qu'il a d'être là-bas, de vivre son rêve, de faire tant de rencontres et d'emmagasiner tant d'énergie, de nourrir tant d'idéaux, de construire l'homme qu'il deviendra. Ces neuf mois, ô combien symboliques, d'absence, m'auront renforcée dans mon désir de le voir grandir, s'éveiller à la vie, à sa vie. J'ai vécu les saisons, le temps qui passait, avec plus d'acuité ; je l'ai imaginé au-delà de l'océan, plongé dans ses nouvelles activités : natation, chorale, musique, lecture de la bible, cours aussi particuliers que « Mythologie et science-fiction », « Photographie », « Théâtre », « Speech », « Histoire américaine » ; et puis une autre famille, d'autres habitudes, d'autres ancrages. Je suis fière de son choix, fière de ce qu'il est là-bas - son surnom « Cool cat » est signe de sa popularité - fière de moi aussi, qui ai pu profiter de tout ce qu'il a vécu, loin de moi, sans en souffrir, en faisant miens ses succès. Si heureuse de ce qu'il est, de ce qui fait de lui quelqu'un qui s'inscrit pleinement dans le monde.

PIE PARTIR OU ACCUEILLIR



IMPRESSIONS

Impressions des participants au programme d'une année à l'étranger.

Lettres, messages, annonces...

Pages 2, 3, 6, 7

DOSSIER

Un an au pair

Pour tout savoir sur le programme au pair.

Pages 5, 6

PORTRAIT

Geneviève Emanuely.

Portrait de Geneviève Emanuely, correspondante locale en région parisienne.

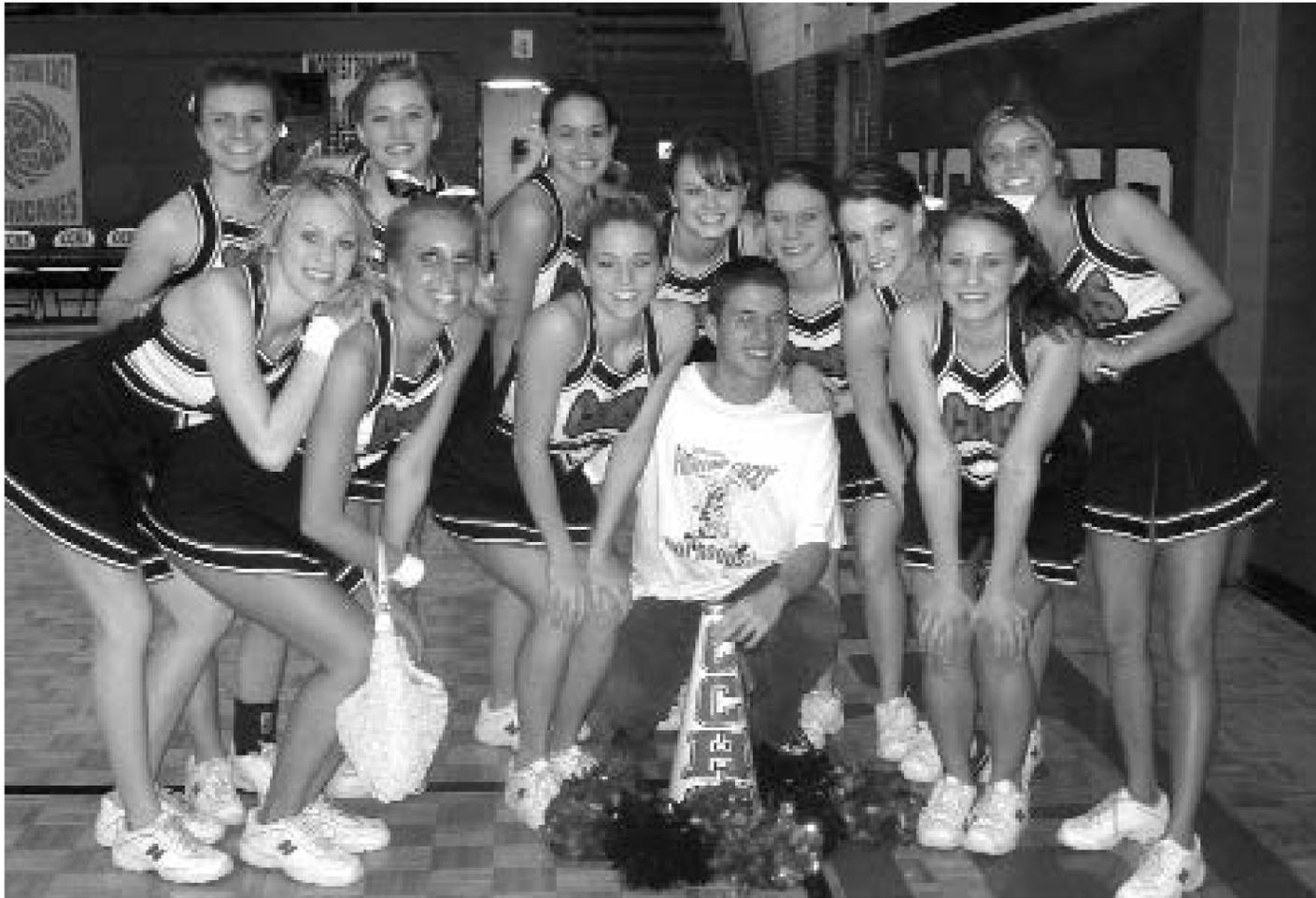
Page 8

TO PLEDGE ALLEGIANCE, par Matthieu

Tous les matins, la musique se met en marche : « Today is Monday, blablabla, please join me in the pledge of allegiance : "I pledge blablabla..." » Tous les matins même heure, le speaker ressassait les mêmes paroles.

Un débat bat son plein au sein de l'école : « Doit-on se lever pour prêter serment ? ». Certains profs sont outrés que les élèves ne se lèvent pas. Ils disent : « Faites-le au moins pour vos ancêtres, qui se sont battus pour votre liberté. » Je ne partage pas du tout ces idées patriotiques, mais je pense par contre qu'il faut éviter de faire comme certains qui marchent dans la salle et se moquent complètement de tout ça. Moi je reste silencieux, mais je ne me tourne pas vers le drapeau ni ne me lève.





En légende mettez : « Chanceux »... ou quelque chose comme ça.
Quentin, Newport, Tennessee

sucreries et des chips, ils se ruiaient dessus au risque de se faire piétiner, ils étaient prêts à tout. Sur le sol s'entassaient les bouteilles cassées, les détritiques, jusqu'à ce que la ville ressemble à une décharge, et les cotillons. Car on recouvrait ensuite la misère de cotillons afin qu'elle ne soit pas visible. Tout cela m'écoeurait. Voilà le choc culturel c'est aussi cela ! J'ai beau y être habituée, je ne m'y habitue pas. Il faut dire aussi que le carnaval est tombé au moment de mon second changement de famille. Je n'étais pas très bien. J'aurais tant aimé que cette année ressemble à celle dont j'avais rêvé.

J'estime ne pas avoir eu beaucoup de chance et en même temps je ne regrette rien, car au bout du compte on ne tire de ce genre d'année que du positif. Moi, je vais rentrer transformée, métamorphosée. D'ailleurs, je ne veux pas rentrer. Bien que je déteste cette ville, que je déteste mon lycée, que je m'y sente mal, que je n'aie pas d'amis, que je n'y aie pas été heureuse, je me satisfais de ce que j'ai, de l'essentiel.

Car maintenant je suis heureuse dans cette nouvelle famille... et tellement heureuse en général. Je fais un tas de choses que je n'appréciais pas avant, je me balade, je découvre, je suis heureuse dans la simplicité. Dans peu de temps s'achèvera l'année la plus étrange de ma vie, la plus belle aussi, celle qui m'a permis de clarifier tout ce qui ne l'était pas dans ma tête. Maintenant, je voudrais revenir en arrière, redécouvrir la lettre d'acceptation de PIE dans ma boîte, et repartir pour cette année qui va changer ma vie. En août dernier, je me disais qu'une année c'était une éternité. Mais le bout de l'éternité approche et je ne veux pas en voir la fin. Je voudrais inciter le maximum de gens à partir, je voudrais brandir des panneaux, « Partez tous à l'étranger », je voudrais m'occuper des étrangers en France, car maintenant je sais à quel point c'est difficile de s'intégrer, de créer ses racines, de se faire accepter. Je voudrais crier à la planète entière de s'en aller. Je voudrais pour finir remercier mes parents car en 18 ans, je ne l'ai jamais fait. Je ne sais pas ce que l'avenir me réservera, mais une chose est sûre je repartirai, et repartirai encore.

*Charlene, Aachen
Un an en Allemagne*

METAMORPHOSE 3

Aujourd'hui, je suis rentré en salle de cours. Sur le tableau était écrit « La loi, c'est moi ! ». Je me suis assis... Jusque-là rien d'extraordinaire. Mais à la fin du cours, une amie s'est approchée de moi et m'a demandé : « Dis-moi, qu'est-ce qui est écrit sur le tableau ? » Et là, j'ai compris que la phrase était écrite en français, et j'ai réalisé au même instant que je ne faisais plus la différence entre les deux langues. Et j'ai réalisé alors que j'avais bien fait de me lancer dans une telle aventure et que je venais de donner tort à tous ceux qui m'avaient déconseillé de partir.

*Jules, Wentzville, Montana
Un an aux USA*

LE VAN DE DIEU

Ça s'est passé lundi dernier, en rentrant de notre « Swim Meet ». Bonne ambiance dans le van de l'église locale. Certains regardent un DVD, pour ma part, je parle à Joe et à ma coach Debbie, qui conduit. Jusqu'au moment où on aperçoit une lumière bleue clignotante, et une sirène. On s'arrête. De son véhicule, le flic nous crie : « Taisez-vous et bouclez vos ceintures. » Au bout de 3 bonnes minutes, le flic descend et s'avance. Il vient nous annoncer qu'on a roulé à 60 mph dans une zone limi-

Impressions

MÉMOIRE D'UNE ANNÉE

Ils ou elles sont partis pour un an à l'étranger. Elles ou ils nous envoient de leurs nouvelles. Dans ce numéro, Charlène se déguise en fraise, Quentin embarque à bord d'un van divin, Bénédicte inaugure une nouvelle méthode pour apprendre à parler anglais, quant à Pauline, elle s'interroge : « Suis-je courageuse ou chanceuse ? » Et tous ou presque se métamorphosent.

« WOUAH T'AS FAIT ÇA »

Au départ tout est génial, différent, bizarre, marrant... Et puis, petit à petit, ce ne sont plus des vacances, c'est la vie. Et la différence devient la norme : le quotidien l'emporte. Ce n'est plus aussi facile, c'est même parfois très dur. On doit se faire sa place, avoir un rôle. Et puis, petit à petit, ça va mieux, on prend sur soi, on apprend la tolérance. On se rend compte que sa famille en France n'est pas si mal que ça... plutôt très bien, en fait. Finalement la famille d'accueil et les amis sur place, commencent à vous soutenir !

Je ne me suis jamais posé autant de questions sur les autres et sur moi-

même que depuis mon arrivée ici. Je me découvre chaque jour un peu plus « Wouah, t'as fait ça ! » Doucement, je me construis. Comme ça, sans m'en rendre compte. C'est pas prise de tête, c'est pas douloureux, c'est parfois juste un peu difficile. Beaucoup de mes amis français disent que je suis courageuse d'être partie un an. Je ne le suis pas tant que ça. Je suis plutôt chanceuse.

*Pauline, Cold Lake, Alberta
Un an au Canada*

SOIS FORTE, MA FILLE

Si on m'avait dit il y a un an que moi, Sophie Brouillon, petite Marmandaise, je partirais toute seule dans un pays inconnu, je n'y aurais jamais cru, pour la bonne raison que je ne m'en sentais pas capable. Et pourtant, je l'ai fait, grâce à Roseline Bénétreau, représentante de P.I.E dans ma région, qui a su me persuader, grâce à mes parents qui m'ont donné cette possibilité. Mes parents me disaient : « Sophie il va falloir être forte, savoir te débrouiller toute seule, on sait que tu en es capable. » À aucun moment, je ne me suis sentie mal, à part peut-être sur cet escalier mécanique à l'aéroport, quand j'ai vu s'éloigner mon père : j'avais une boule dans la gorge, j'ai pensé alors aux dix mois à venir sans les câlins de papa et de maman. Dix mois, ça allait être dur. Je me suis dit : « Sophie, souris ! Juste pour montrer que tout va aller pour le mieux, malgré la distance ; souris pour ne pas qu'ils s'inquiètent. » Et je me suis retournée en faisant le clown, comme j'ai l'habitude de faire. La famille où je me trouve est vraiment géniale avec moi, Jimmie, le papa, travaille chez Air Continental, et la maman, Suzanne, conduit les bus de l'école. Tous les deux sont assez jeunes, alors on peut faire des trucs assez cool ! Leurs filles, Shantell 16 ans, Jordan 14 ans, et Brandy 8 ans me considèrent comme leur soeur.

L'école, je l'avoue, au début ce fut dur, mais bon... Je m'y suis faite. Le plus étonnant c'est qu'au bout de deux semaines, j'ai commencé à parler, dans un anglais pas forcément académique, mais on me comprenait et c'était là l'essentiel. J'étais un peu comme une attraction en classe, on voulait que je parle français, on me posait des tonnes de questions. J'arrive bientôt à la fin de mon séjour, et je me dis que je ne veux pas repartir, je voudrais tant rester ici, ne serait-ce que pour une année, mais bon, tout le monde m'attend en France, y compris mes études. Chaque moment que j'ai passé ici ne m'a apporté que du bonheur. Je me sens aujourd'hui plus forte et prête à mordre la vie à pleines dents !

*Sophie, Montgomery, Texas
Un an aux USA*

OUI ET NON...

Il me reste exactement 3 mois... une poussière. Jusqu'à présent quand on me demandait : « Are you homesick ? » la réponse était presque toujours négative. Mais aujourd'hui, j'en ai marre, et même si demain, ça ira mieux, j'm sick of it at all. » Marre de la neige, quasi éternelle, de la superficialité des relations entre amis ; de l'école trop stricte, de ces p... de bus jaunes remplis de gamins criards et stupides, du manque d'humilité des gens de mon âge. Et puis, Bemidji, Minnesota, ça devient mortellement dépressif une fois que l'enthousiasme des premières découvertes s'est estompé. Sans doute l'effet de la routine. Pas une seule des généralités lues et entendues avant de partir ne s'est appliquée à mon expérience. Mais j'ai tout de même dû et su m'adapter. Le seul conseil que je me permettrais de donner aux futurs participants serait de s'attendre à tout. Qu'ils se disent aussi que si c'est dur, ce n'est pas aussi dur que ça et que de toute façon, c'est bénéfique. Quand je

pense à ma vie en France, je la sens irréaliste et lointaine, comme si j'étais passé d'une dimension à une autre. J'ai beaucoup appris et pas que sur moi, et tout cela en vaut la peine. Si c'était à refaire ? Oui je le referais, mais pas avec le même genre d'organisation car les règles ont restreint mon expérience. Et cependant ce n'était pas un mauvais choix, car je suis tombé sur la meilleure famille de toute la promotion ! Et quelque part, une telle famille vaut bien de supporter toutes les règles auxquelles, je le répète, j'ai dû me plier.

*Hugo, Bemidji, Minnesota
Un an aux USA*



METAMORPHOSE 2

Je déteste la ville où j'habite. Il fait froid, gris. Les gens sont tristes, pas aimables, ils ne disent jamais bonjour quand on les croise. Il y a un silence pesant. J'ai l'impression de vivre dans une ville fantôme, dans un cimetière géant. Les deux seules fois où pour l'instant j'ai ressenti un brin de joie, ce fut à Noël et au moment du Carnaval. Mais le Carnaval, j'en ai gardé un mauvais souvenir. La ville alors s'est remplie de couleurs fades. Les gens ont sorti leurs plus beaux costumes : si le ridicule tuait, la population entière aurait disparu ce jour-là. Moi, j'étais déguisée en fraise ! Il y avait un froid glacial, les gens étaient surexcités, ivres, ils chantaient des chansons vulgaires, à la gloire de la ville ou de la chancellerie ; on leur lançait des



NAISSANCE

Sandrine, représentante PIE et Calvin-Thomas à la Réunion, et sa fille Leela.

UNSE

Des contacts sont établis au plus haut niveau entre l'U.N.S.E. et le ministère de l'Éducation Nationale afin de publier une circulaire encourageant les séjours de longue durée à l'étranger.

MARIAGE...

Pascaline Solari, ex-participante PIE au programme d'un an en Russie, et par ailleurs correspondante de l'association, épouse Pierre Godot, le 22 juillet 2006 à Meyrueil. Nos félicitations et nos vœux de bonheur aux futurs mariés.

MARIAGE CALVIN-THOMAS

Lisa Collion-Vila (ex-participante PIE au programme d'une année aux USA et au programme Summer de Calvin-Thomas) et Adrien de Turckheim (ex-participant Calvin-Thomas) ne se seraient sans doute jamais rencontrés sans Calvin-Thomas. Ils se marient le 26 mai prochain. Tous nos vœux de bonheur aux futurs époux... Et nos félicitations à Calvin-Thomas !

MARIAGE PIE

Yuka une jeune Japonaise, ancienne participante PIE au programme accueil, vient de se marier... en France avec un jeune Français ! Tous nos vœux de bonheur aux futurs époux et nos félicitations à PIE !

DU NORD AU SUD

Sophie Sorba, déléguée régionale PIE dans le Nord-Pas-de-Calais quitte la région pour s'installer à Ajaccio. Elle deviendra donc dès cet été la première représentante régionale PIE en Corse. Nolwenn Le Feunteun, correspondante locale de Sophie Sorba prendra, elle, la tête de la délégation dans le Nord

Correspondance. *Courrier des participants et des parents*

tée à 25, et que cette faute est susceptible du retrait de permis et d'une amende de 500 \$. Notre Miss Debbie, de nature très gentille, lui dit, très gentiment, qu'elle n'a absolument pas fait attention. L'officier lui demande son permis et l'assurance du van. Après avoir cherché un bon moment l'assurance en question, elle la trouve et la lui tend. Le policier la regarde et s'absente à nouveau et quand il revient, quelques minutes plus tard, il fait preuve d'une véritable compréhension : « C'est bon pour cette fois, allez-y, mais doucement ! » Un vrai miracle ! Comme quoi, rouler dans un van de Dieu, ça aide.

Quentin, Newport, Tennessee
Un an aux USA



TOUT VA BIEN

À Noël, nous sommes partis voir un show à Broadway puis avons eu un délicieux repas dans « Big Apple ». Le lendemain, nous avons tous ouvert nos cadeaux entre le sapin illuminé et la cheminée, ornée des traditionnelles chaussettes. Ce fut très sympa, malgré le fait que j'étais loin de ma petite famille en France. Fin décembre, j'ai joué dans « Santaland Diaries », une pièce de théâtre... Je me suis vraiment éclaté ! Je vais certainement avoir un nouveau rôle dans quelque temps.

Mon lycée est vraiment génial à ce niveau-là. Il y a tellement d'opportunités pour le théâtre, la danse, le chant et la musique ! Ça me plaît vraiment. Autrement, je commence à me faire beaucoup d'amis, je sors tous les week-ends, c'est super. Aujourd'hui d'ailleurs, j'ai été interviewé par le journal du lycée en tant que « French of the Year ! » (il faut voir la tête de leur journal : ils font ça comme des pros !). Vendredi, je vais à Boston avec ma classe de théâtre ! Je suis vraiment content car je n'y suis encore jamais allé et tout le monde semble d'accord pour dire que c'est une très belle ville.

Maxime, Hartford, Connecticut
Un an aux USA

METAMORPHOSE 4

C'est dur de tout quitter, de partir sans savoir ce qui nous attend de l'autre côté de l'océan. J'avais la tête pleine de préjugés et d'a priori ; ils ont tous volé en éclats dès que j'ai posé le pied à l'étranger. Le Texas a été ma première destination. Je ne vais pas vous mentir, j'ai été très déçue quand je suis arrivée. Ma famille d'accueil n'était pas super, mais j'ai fait avec. Plus d'une fois, j'ai eu envie de rentrer chez moi, mais pour quoi faire ? Donc je suis restée. J'ai découvert l'école américaine, ça a été une expérience formidable. J'ai toujours des contacts avec mes professeurs, et beaucoup d'élèves continuent à m'écrire.

Je suis au Mexique depuis environ une semaine, et ici tout me plaît, les paysages, les gens, la nourriture. Ma famille d'accueil est super, je m'entends très bien avec tout le monde. Je monte à cheval aussi souvent que je le souhaite, et je suis libre de me promener seule à chaque fois que je le désire (ce qui n'était pas le cas aux Etats-Unis où je ne sortais presque jamais). J'ai beaucoup galéré avec ma famille américaine, et pourtant si c'était à refaire, je le refe-

rais sans hésiter. Pourquoi ? Parce que j'ai appris à me connaître, à repousser mes limites. J'ai changé : je suis la même qu'avant et pourtant je suis différente de cette fille qui a pris l'avion pour traverser l'océan un jeudi 4 août 2005.

Adèle, Nopala, Hidalgo
2x6, USA-Mexique

PURGE

Je me souviens que durant l'été 2005, en attendant avec impatience mon départ pour les Etats-Unis - départ qui fut d'ailleurs repoussé à maintes reprises (en fait une seule fois, mais quand même !) - je lisais avec beaucoup d'intérêt et d'envie les lettres que les participants écrivaient de « là-bas ». Maintenant que j'y suis (« là-bas »), et que je lis ces lettres, elles m'énervent à un point tel que je ferme le journal au bout de la deuxième. À quoi est-ce dû ? Au fait que leurs auteurs s'extasient devant ce que je vis moi-même tous les jours ! Peut-être. Je reste conscient que ce que je vis n'est pas banal, mais quelque part, je sens un décalage, qui est probablement dû au fait que je participe à un programme un peu différent des autres. Je fais « 2x6 » (deux trimestres dans deux pays différents. N.D.L.R.) ! Et c'est assez dur. Je l'ai choisi parce que je pensais que parler trois langues était mieux que n'en parler « que » deux - et je le pense toujours - mais le fait de ne rester que la moitié de l'année alors que les autres étrangers restent jusqu'à la fin de l'année (et qu'ils me disent : « Pourquoi tu nous quittes si tôt ? »), cela donne l'impression d'être plus un touriste qu'un résident. La fin de mon séjour aux US arrive à grands pas et j'ai l'impression d'être arrivé la semaine dernière seulement. Tout ça me donne un peu envie de poursuivre mes études ici (eh oui Papa et Maman, désolé, mais il faut vous attendre à cela). Même si je parle bien anglais, cette langue reste encore étrangère pour moi : non, je ne suis pas bilingue ! Attention, je ne vous déconseille pas de choisir « 2x6 », je ne veux pas vous en dégoûter, loin de là - je pense toujours que c'est un bon programme et je ne regrette pas de l'avoir choisi - mais je veux juste vous avertir qu'il est difficile.

Urbain, Dortmund
2x6 USA-Allemagne
P.S. Maintenant que j'ai écrit ce mail, ça va mieux, et je vais pouvoir reprendre la lecture de *Trois Quatorze*



UN TRUC BIZARRE

Pendant un match, j'ai ressenti un truc bizarre. C'était comme un arrêt sur image, une sorte de prise de conscience. J'ai tout à coup réalisé que je portais un uniforme de « cheerleading » et que j'agissais comme les autres personnes qui étaient à mes côtés ! Et j'ai réalisé à ce moment que je n'étais plus la « french girl » mais que je faisais partie intégrante de l'équipe, et au-delà, de la société américaine. Et j'ai compris à quel point j'étais chanceuse de vivre cette année aux USA.

Par Juliette, Amherst, New-York
Un an aux USA



Bénédicte et Malden,
dans un labyrinthe géant,
le soir d'Halloween.

CLICHÉS

Je suis partie le 2 septembre 2005 de Paris, direction Washington DC et New York City, où j'ai passé quelques jours avec un très bon groupe - sincèrement ! Le 6 septembre, j'ai rejoint ma famille à Seattle, le 12 septembre (après un court voyage au Canada !) j'ai découvert l'endroit où j'allais passer les 9 prochains mois... J'ai découvert aussi mon lycée ! Bienvenue à Mabton Jr/Sr High School... 250 élèves (à 94 % Mexicains) dont 7 étudiants d'échange ! Je vis en famille avec une Allemande, et une Ouzbek qui parle russe... Cuisine allemande, musique russe... l'échange culturel est indéniable. Question dépaysement, on ne m'a donc pas loupée ! Mes parents d'accueil sont formidables. En fait, ils sont... super-extra-formidables ! Ils nous ont accueillis toutes les trois. Et croyez-moi, ce n'est quand même pas rien ! L'école, je l'adore ! Je m'éclate tous les jours. La relation avec les profs est vraiment différente. Je m'entends par exemple tellement bien avec ma prof de musique : on s'offre des cadeaux pour nos anniversaires, on s'envoie des photos par internet. Ma classe préférée est « Band ». Si vous jouez d'un instrument, foncez ! Au début, j'ai eu l'impression d'arriver en plein dans une série américaine, style « Dawson » ou équivalent : les bus jaunes, les « cheerleaders », les casiers, les haut-parleurs, le salut au drapeau, les vestes de l'école, les joueurs de football, les filles populaires, les « geeks », les « gothiques », la cafétéria... J'avais le sentiment d'être dans le cliché permanent. (mais aux beaux Américains que je pensais rencontrer se sont substitués de tout aussi beaux Mexicains, et à la place des pizzas et autres hamburgers, moi je mange des tacos, des « burritos », des « nachos » !).

À l'étranger, l'humeur change vite. Parfois on rigole, on se rend compte qu'on fait des progrès, on rencontre des nouvelles personnes, on flirte grâce à son accent, et puis tout d'un coup, un détail ne va pas et tout retombe : la famille alors nous manque, ou les amis, ou encore le simple fait de parler français. Mais ça fait partie des règles du jeu. Dans l'ensemble, je vous assure que ça se passe bien, pour peu qu'on y mette du sien. De toute façon, on est obligé de mûrir, vite, très vite. Il ne faut pas avoir peur d'aller vers les gens. Si j'ai un autre conseil à donner à un futur participant, c'est de ne jamais avoir honte de son accent, car je vous l'assure : « French is cute ! », « French is « classe » ! » Moi, par exemple tout le monde me connaît, je suis la « French Chick » (la « Minette française ») et je prends ça comme un compliment.

Je me surprends aujourd'hui à porter le tee-shirt de l'école, à hurler « Go vikings » durant les matchs de basket (le « School spirit », croyez-moi, ça manque en France ; mais ça c'est une autre histoire !).

Bénédicte, Prosser, Washington
Un an aux USA

METAMORPHOSE 5 LA 4^e DIMENSION

À l'instant où je vous écris, une odeur de Mc-Do flotte autour de moi, et j'ai sous les yeux une bonne vieille boîte de « Oat Meal » : elle traîne sur la table de ma grande famille américaine. Je regarde ça et je repense à tout ce que j'ai vécu.

En un an, je me suis beaucoup remis en question : « Pourquoi suis-je parti ? » « Pourquoi, ai-je laissé tout le monde ? » Et maintenant, j'ai la réponse à toutes ces questions. Je voulais voir comment c'était là-bas ! Et bien maintenant, maintenant que là-bas c'est ici, qu'ici c'est chez moi, et qu'ici, je suis moi ! et bien je sais. Lecteur, je m'adresse à toi : « Tu ne peux pas imaginer ce que cette année va t'apporter. Tu n'as rien à perdre, et tout à gagner ! Tu te soucies forcément. Tu te poses sûrement plein de questions. On te dit que cette expérience est merveilleuse, et toi tu as peur, j'en suis persuadé, d'être l'exception, d'être celui qui vivra une année horrible. Dis-toi que c'est impossible, car tu seras bien encadré. Par ASSE déjà, et même si ce n'était pas le cas, par tes amis, tes profs (qui sont aussi des amis !). Vois plutôt le bon côté des choses. Dis-toi que tout est différent ici (ou là-bas, je ne sais plus). Pense que tu vas pénétrer dans un autre espace - l'espace international, que tu vas connaître un univers nouveau - celui de la « High school ». Dis-toi que tu es moi il y a quelques mois, et que mes doutes je les connais, et que moi qui suis toi dans quelques mois, ton bonheur futur je le connais aussi. Bonne chance à toi... » et merci à mes parents qui m'ont permis d'entamer cette nouvelle vie.

Benoît, Lancaster, Ohio
Un an aux USA

JE ME SOUVIENS

C'est la fin du premier semestre. Je regarde derrière moi et réalise que je ne sais pas où il est passé ce semestre ! Je remonte encore plus loin et je me vois, au moment où j'ai pris la décision de me lancer dans cette exceptionnelle aventure. C'était il y a trois ans... j'ai foncé, envers et contre tout. Je me souviens du jour où on m'a appelé du

Texas. C'était il y a un an. Et la première impression que j'ai eue quand j'ai rencontré ma mère d'accueil à l'aéroport (c'était après une journée d'avion, une nuit à Washington, une escale à Chicago, cinq heures d'attente à Dallas !). Je me souviens de l'incompréhension des premiers jours, de ma mère d'accueil qui cherchait à me protéger, de ma surprise en découvrant la variété des élèves de la « High school » et du côté « film » qu'avait l'école. Je me souviens des gens de l'église, de la façon dont ils m'ont accueillie et aidée. Je me souviens quand ma mère d'accueil m'a proposé de revenir étudier au « College », de l'ambiance des matchs de foot, des heures passées dans le froid à faire la queue pour entrer dans le stade, de la soirée de « Thanksgiving », de l'« Exchange Student Party » pour Noël. Je me souviens des coups de blues, des « Keep smiling » que je me suis imposés. Je me souviens aussi de « Katrina » et de « Rita », les deux ouragans. Je ne cesserai jamais de penser à tous ceux qui m'ont reçue, pas plus que je n'oublierai ceux que j'ai quittés pour une année, et tout particulièrement maman, qui a rendu cette expérience possible et pour qui la vie n'est pas facile.

Stéphanie, Marshall, Texas
Un an aux USA

METHODE D'ANGLAIS

Je me souviens qu'au début de mon séjour, le soir avant de me coucher, j'apprenais par coeur quelques phrases en anglais, afin de les ressortir le lendemain ! Et ça marche.

Bénédicte, Prosser, Washington
Un an aux USA

PARCOURS

Mes premiers temps en Italie ne se sont pas passés super bien. J'ai mis beaucoup de temps à m'adapter à ma nouvelle vie et à cette mentalité très, très retardée ! Au début donc, j'étais un peu rebelle, je n'avais pas envie de gâcher mon séjour. Et maintenant

.../... suite page 6

Mon premier bain de neige !
J'ai adoré... et j'en redemande
Par Buntita, Thaïlande



LE FRANÇAIS, PAR REBECCA AUSTIN, AUSTRALIENNE EN FRANCE

Après avoir appris le français pendant cinq ans à St Peters Lutheran College, à Brisbane Australie, j'ai décidé de saisir l'opportunité de devenir bilingue, de finir le travail de mes dévoués professeurs de français, qui ont tout fait pour me faire atteindre un bon niveau. Je me suis inscrite à « Student Exchange Australia » (le correspondant de PIE en Australie), et ils m'ont donné l'opportunité d'un échange. Il y a deux mois, je suis arrivée dans le sud de la France, pleine d'enthousiasme pour apprendre le français. Et là, je me suis rendue compte que quand j'apprenais le français à l'école, je ne comprenais pas bien le sens de la langue. Quand je suis arrivée, je pensais et j'utilisais le français comme une Australienne, comme si c'était de l'anglais. J'ai réalisé que le sens des deux langues est différent, que les langues ne sont pas équivalentes. Elles sont le fruit des cultures et des nationalités. Une langue c'est une façon de penser, d'observer et de décrire la vie. Comprendre le français, ce n'est pas le comprendre par rapport à l'anglais, c'est le comprendre comme les Français.

ECRIRE A TROIS QUATORZE

Participants, amis, parents...

Le journal attend vos commentaires et vos impressions. Envoyez e-mails, lettres, photos, dessins à : trois.quatorze@piefrance.com

Trois Quatorze - Gratuit - n°43 - 12000 ex.
Images : Xavier B, Elsa & les participants,
Louis Bachelot & Marjolaine Caron.
Rédaction : Xavier Bachelot et les
participants PIE et Calvin-Thomas
Remerciements particuliers à :
Annie Bachelot, Bénédicte Déprez.,
Andrée Hamonou

ABONNEMENT GRATUIT À « TROIS QUATORZE »

Je désire recevoir le journal Trois quatorze.
Remplissez ce coupon et retournez-le à :
PIE / Calvin-Thomas : 39 rue Espariat - 13100 AIX EN PROVENCE
ou envoyez un mail à : trois.quatorze@piefrance.com, en précisant vos coordonnées.

Nom & Prénom :

Adresse :

À savoir : les participants et les familles d'accueil sont automatiquement abonnés à Trois Quatorze. Cet abonnement court pendant trois ans. Au delà de ces trois années, ils doivent, s'ils veulent continuer à recevoir le journal, nous retourner le bulletin ci-joint (durée d'abonnement : trois ans - renouvelable).

Elodie Meynot nous présente les points clés et les points forts du programme Euraupair. Son regard, chargé de son expérience de participante au séjour d'une année au pair aux USA (c'était en 2001) et de responsable actuelle du programme au sein de Calvin-Thomas, nous éclaire sur les enjeux réels d'un tel séjour. Et son témoignage se présente, par ailleurs, comme une belle variation sur le thème de la métamorphose.



Je suis devenue moi !

“ On se doit, d'un côté, de participer, d'échanger, de ne pas s'isoler, et de l'autre de ne pas envahir, de ne pas tout bouleverser. On « débarque » à proprement parler dans un autre monde – avec, qui plus est, le problème de décalage linguistique et culturel – et il faut réussir à trouver ce subtil équilibre entre la participation active et la discrétion. ”

Elodie MEYNOT

Responsable Au Pair à Calvin-Thomas

Participante au Pair en 2001

Ci-dessus : Elodie avec Lucas, USA 2001

Trois Quatorze – *Commençons par présenter le programme !*

Elodie Meynot – Euraupair est un programme culturel, basé sur l'immersion en famille. Sa force vient de sa durée. Il consiste à vivre un minimum de 12 mois (et un maximum de 24) aux USA, à s'occuper des enfants de la famille qui vous reçoit, à s'intégrer au monde qui vous entoure, à suivre quelques heures de cours dans une structure universitaire ! En échange, on est rémunéré à hauteur de 139 dollars par semaine, on dispose de jours de congé, on se voit offrir le voyage aller-retour jusqu'à son lieu de résidence aux USA, un stage de formation à New-York, une assurance très complète, une assistance sur place, et la mise à disposition d'une voiture !

Trois Quatorze – *S'agit-il d'un travail à proprement parler ?*

Elodie Meynot – C'est un travail au sens où l'on est payé, et où, en échange de cette rémunération, on fournit un service ; au sens où cette année fait à la fois office de formation et d'expérience professionnelle. C'est un travail si l'on considère une famille comme une petite entreprise. C'est un travail, enfin, dans la mesure où s'occuper d'enfants est une activité exigeante, qu'il faut prendre très au sérieux. Mais ce n'est plus un travail à partir du moment où l'effort d'intégration vous amène à devenir membre à part entière de votre famille hôte, à vous situer comme une sorte de « super grande sœur ». Ce n'est plus un travail à partir du moment où vous assurez tout naturellement votre fonction, où vous ne comptez pas, où vous prenez tout simplement du plaisir à être là où vous êtes. Quand tout se passe bien, vous vivez une vie quotidienne, très simplement, avec, c'est vrai, une responsabilité et des devoirs.

Trois Quatorze – *À qui s'adresse le programme ?*

Elodie Meynot – Aux jeunes filles, bachelières, âgées de 18 à 26 ans (malheureusement pas aux garçons car nos partenaires américains n'arrivent pas à les placer). L'âge et le diplôme sont les seuls critères objectifs et incontournables. Pour le reste, il faut être titulaire du permis de conduire (mais rien n'empêche d'engager les démarches pour le passer dès que l'on a pris la décision de partir), se débrouiller en anglais, avoir une expérience des enfants, et être motivée !

Trois Quatorze – *« Se débrouiller en anglais », qu'est-ce que ça veut dire ?*

Elodie Meynot – Dans la brochure de présentation, on parle d'anglais fonctionnel. L'idée est d'arriver à communiquer en anglais, de comprendre et d'être capable de se faire comprendre sur des choses basiques (où on habite, où on est né, où on veut aller !). Pour peu que l'on ait suivi une scolarité normale en anglais (et ce doit être le cas puisqu'il faut être

titulaire du bac) on doit pouvoir s'en sortir. Je pense qu'il s'agit plus d'un état d'esprit qu'autre chose. On sait très bien que les jeunes filles partent pour faire des progrès en langue. On ne leur demande en aucun cas d'être bilingues, on leur demande de faire preuve d'envie de parler, d'échanger et d'arriver à expliquer qu'un enfant est tombé et qu'il s'est fait mal ! Si une candidate fait preuve de bonne volonté mais que son niveau est vraiment très faible, elle peut tout à fait prendre des cours intensifs d'anglais avant le départ.

Trois Quatorze – *Qu'en est-il de l'expérience requise ?*

Elodie Meynot – L'idéal est d'avoir fait du baby-sitting. C'est plus adapté que d'avoir fait des centres aérés. Pour s'occuper des tout-petits (entre 3 mois et deux ans) il faut se prévaloir de 200 heures d'expérience (c'est la loi américaine qui l'impose) et avoir 19 ans au moment du départ.

Trois Quatorze – *Au final, quel est, vu du côté d'Euraupair et des familles, le profil idéal pour être jeune fille au pair ?*

Elodie Meynot – L'idéal est d'avoir à faire à une personne disponible et mûre. Être disponible, cela veut dire aimer s'occuper des enfants. C'est la priorité des priorités, car si on n'aime pas ça, ce n'est pas la peine de partir. On filerait droit à l'échec. Être mûre, c'est faire preuve d'un minimum d'esprit de responsabilité et d'indépendance. Il faut avoir conscience des exigences liées au fait de se retrouver seule à l'étranger, et être prête à quitter « papa et maman ». On aurait tendance à penser que 21, 22 ans est l'âge idéal (majorité US, expérience...), mais il y a des filles de 18 ans qui sont bien plus responsables et indépendantes que d'autres plus âgées.

Trois Quatorze – *Comment faire pour s'inscrire ?*

Elodie Meynot – Une jeune fille qui a pris connaissance du programme et qui est intéressée renvoie un coupon d'inscription (qu'elle trouve sur une brochure ou qu'elle imprime sur le net), avec un chèque de 49 euros. À partir de là, le processus est enclenché. Une intervieweuse Euraupair prend contact avec elle assez rapidement ; s'ensuit un entretien très complet et la rédaction d'un dossier de candidature. À l'issue de l'entretien et de l'étude de ce dossier, si la candidature est acceptée, le dossier est envoyé aux USA où la recherche d'une famille est engagée.

Trois Quatorze – *Qui prend la décision finale du placement ?*

Elodie Meynot – C'est la famille d'accueil – encadrée par l'organisme américain – qui choisit une jeune fille au pair. Elle la contacte alors au téléphone. À l'issue de cet échange, la famille américaine prend sa décision et la jeune fille au pair valide le choix. La relation est alors engagée et le contrat entre la famille et la participante, signé sous l'égide d'Euraupair, prend effet.

Trois Quatorze – *Combien de temps doit-on compter entre la première demande et le départ ?*

Elodie Meynot – C'est très variable selon les candidates (profil, temps de réaction...), la demande aux USA et la période de l'année. Cela peut varier entre 2 et 6 mois en moyenne. Mais actuellement, cela peut aller plus vite, car beaucoup de familles sont en attente de jeunes filles au pair. C'est conjoncturel, mais il faut savoir en profiter.

Trois Quatorze – *Que se passe-t-il avant le départ ?*

Elodie Meynot – C'est le temps de la formation (une réunion d'information très complète en France, suivie d'un stage de cinq jours à New-York) et de la préparation administrative (visa, papiers, voyage, assurance...). Notre organisme est alors un soutien précieux pour la participante dans la mesure où elle est entièrement encadrée.

Trois Quatorze – *Revenons au processus de sélection. En quoi consiste l'entretien ?*

Elodie Meynot – Le programme est supervisé par le Département d'État Américain qui impose des règles drastiques (vérification des aptitudes des participantes, conditions de séjour, obligation de suivre des cours, etc.). C'est grâce à ces règles que chacun – famille et participante – est protégé. Le but de l'entretien est de repérer les mauvaises candidatures. Il consiste en un test psychométrique (rédigé par des psychologues reconnus par le Département d'État) qui permet d'identifier les « cas » (les gens instables, les gens dangereux, ceux qui mentent ou qui fabriquent, etc.), et un échange (en anglais et en français) qui permet de cerner la personnalité du candidat. On parvient notamment à repérer les candidates dont la seule motivation est de se rendre à l'étranger à un moindre coût. On est très attentifs à cela. Le dossier complet nous aide à présenter une candidature cohérente aux Américains pour aider au choix des familles.

Trois Quatorze – *Quelles sont les craintes les plus courantes des candidates ?*

Elodie Meynot – J'en vois trois : l'isolement d'abord. Les jeunes Françaises sont obnubilées par l'idée de se retrouver dans un trou paumé. Cette peur est due en partie à une méconnaissance du pays et de sa structure urbaine : on compare avec la France sans savoir que le « Downtown » aux USA n'est pas, à quelques exceptions près, un lieu de vie ; 90 % des Américains vivent dans ce que nous appelons banlieues, des lieux où est concentrée – contrairement à ce qui se passe en France – la vie sociale et culturelle. Cette peur est due également à une méconnaissance du programme. Il faut bien comprendre, qu'en général, les deux parents travaillent et qu'au vu du coût du programme, ils font plutôt partie de la classe moyenne/supé-

rieure. Ils vivent donc dans des zones plutôt favorisées. Les jeunes filles se trouvent forcément à proximité d'une « University » ou d'un « Community College », et elles disposent d'une voiture pour l'essentiel de leurs déplacements. La crainte n'est donc pas fondée. La deuxième peur tient aux pré-supposés qui touchent à la société (peur de tomber sur une famille raciste, une famille qui n'aime pas les Français, etc.). Je réponds aux candidates que les familles au pair sont a priori ouvertes sur une autre culture – puisqu'elles accueillent une étrangère pendant une année – ouvertes sur le monde, et curieuses aussi. De toute façon, il faut, en règle générale, partir sans préjugés et éviter toute attitude trop critique sous peine de s'exposer en permanence et de rater son intégration. Celui qui se méfie de tout et prend trop de distance adopte une position intenable. Je crois que la meilleure façon d'adopter un pays est de l'aimer au départ. Il ne faut pas être « Anti » ! La troisième crainte tient à la position de la jeune fille au pair dans sa famille d'accueil. Certaines candidates ont peur de « faire la boniche ».

Trois Quatorze – *Il y a un contrat qui permet d'éviter cela ?*

Elodie Meynot – Un contrat très précis même. Si le rôle d'Euraupair France est de bien sélectionner les filles au pair, celui d'Euraupair USA est de veiller au respect de ce contrat. En cas de problèmes, la jeune fille au pair peut s'adresser à l'organisme américain (son « area representative » ou son « counselor ») et lui demander d'intervenir. Globalement, une jeune fille au pair doit comprendre qu'elle n'est pas une invitée, qu'elle doit aider et participer comme un membre de la famille, et une famille doit comprendre que la jeune fille au pair n'est pas une femme de ménage. Euraupair USA contrôle les abus.

Trois Quatorze – *Pour toi qui as participé à ce programme, quelle est la principale difficulté à surmonter ?*

Elodie Meynot – C'est sans conteste de trouver sa place dans la famille. Il faut bien voir qu'on arrive en parfaite inconnue au sein d'une structure autonome qui a ses habitudes de fonctionnement, et que l'on se doit, d'un côté, de participer, d'échanger, de ne pas s'isoler, et de l'autre et simultanément, de ne pas envahir, de ne pas tout bouleverser. On « débarque » à proprement parler dans un autre monde – avec, qui plus est, le problème de décalage linguistique et culturel – et il faut réussir à trouver ce subtil équilibre entre la participation active et la discrétion. « Est-ce que quand les parents discutent ensemble, je peux rester dans le salon regarder la télé ? » « Est-ce que je dois laisser ma porte ouverte ? » « Est-ce que je peux leur demander de les accompagner quand ils partent en week-end ? » Voilà les questions que l'on se pose et auxquelles on ne trou-

Dossier. Autour du programme Eurapair

ve pas toujours de réponses. Je crois que la solution, encore une fois, tient dans l'échange. Il faut parfois oser aller dire qu'on ne sait pas comment agir ou réagir. Il faut dépasser une certaine timidité ou pudeur. À côté de cela, il faut savoir surmonter les incompatibilités d'humeur, savoir être patiente, ne pas trop idéaliser. Il faut admettre que l'adaptation passe aussi par des compromis. Les jeunes filles doivent savoir qu'elles seront, quoi qu'il arrive, confrontées à cette période d'adaptation où l'enjeu sera de passer du statut d'étranger à celui de membre de la famille, et que le problème sera compliqué par le statut particulier d'« au pair » qui est le leur.

Trois Quatorze — Venons-en aux atouts du programme, car ils ne manquent pas ! Pour ce faire, je me demande si le mieux n'est pas d'évoquer ton parcours avant de partir au pair ?

Elodie Meynot — J'étais en fac de droit, j'envieais de devenir avocate, mais je me suis retrouvée totalement perdue dans la structure de la fac (des profs pour qui l'on n'existe pas, aucun soutien, peu de motivation, peu de perspectives). J'avais par ailleurs perdu quelqu'un de proche, et j'étais vraiment dans le flou. Parallèlement, je dois reconnaître que je rêvais des Etats-Unis depuis toute petite.

Trois Quatorze — Pourquoi ?

Elodie Meynot — La télé, tout simplement. Les feuilletons (Dallas notamment), le mythe, l'espace, les cow-boys, le cheval, la liberté. Je trouvais que tout le monde était en mouvement, que tout le monde était souriant. J'avais une vision caricaturale, idyllique. Vers 15-16 ans, je me suis dit qu'il me fallait aller voir, sur place. Je me suis juré de le faire. Quand j'ai traversé cette période d'incertitudes et que je suis tombée sur la brochure de Calvin-Thomas, j'ai compris que ce programme était fait pour moi (j'aimais les enfants, ça ne coûtait pas cher, et j'avais l'impression de ne pas trop partir à l'aventure). Et pourtant j'étais très réservée, très timide, très tournée vers ma famille. Mais j'ai fait le pas. Jusqu'au jour de mon départ, mes parents ont pensé que je ne partirais pas. Je me souviendrai toute ma

vie du jour où une famille américaine (qui allait devenir « ma famille ») m'a appelée, d'abord la mère puis le père. Le feeling est passé tout de suite. Quand j'ai compris le lendemain qu'ils me choisissaient et que j'irais au Texas, j'ai cru que je rêvais.

Trois Quatorze — Sans revenir sur toute ton expérience, que retiens-tu de cette année ?

Elodie Meynot — Passée la période d'adaptation (qui dans mon cas a duré 2 ou 3 mois), tout a été merveilleux. Cette année a été la plus belle année de ma vie. J'ai pris dix ans dans ma tête, j'ai appris à surpasser une timidité certaine, à aborder les gens, à prendre des initiatives. Avant, j'étais quelqu'un d'indépendant, mais de très renfermé. Là-bas, je suis devenue « moi », j'ai commencé à me sentir super bien, j'ai guéri mes blessures. En revenant, je savais ce que je voulais. J'étais mûre pour tenter de nouveaux trucs, toujours prête à repartir. Le travail que je fais aujourd'hui (N.D.L.R. : responsable du programme Eurapair à Calvin-Thomas), je ne l'aurais jamais fait sans ce voyage, je n'aurais jamais osé.

Trois Quatorze — Et qu'en est-il de ta relation aux Etats-Unis ?

Elodie Meynot — J'ai une famille là-bas, une vie là-bas, et c'est là-bas que je conçois mon avenir. Mon rêve de gamine se poursuit. Je suis définitivement en phase avec ce pays. J'y suis bien, j'y suis chez moi. Je sais que mon amour de l'Amérique est excessif, mais je lui dois beaucoup.

Trois Quatorze — Évoquons maintenant la question de la langue. Quel était ton niveau avant de partir ?

Elodie Meynot — J'avais, comme tout le monde, fait de l'anglais à l'école, mais uniquement par écrit. J'étais trop timide pour parler, et je dois reconnaître que de toute ma scolarité, je n'avais pas dit un seul mot en anglais (le système permet ça !). En arrivant là-bas, je me suis appuyée sur mes bases et je me suis lancée. Sur place je n'ai pas travaillé l'anglais, je l'ai acquis au jour le jour, simplement. J'ai beaucoup parlé avec les mains, j'ai fait des longues phrases pour dire des choses très simples, j'ai

fait beaucoup de fautes... et puis un matin, je m'en souviens très bien, je me suis réveillée bilingue, je parlais en anglais comme si c'était ma langue, comme si je l'avais parlé toute ma vie. Tout était évident, alors que la veille encore je cherchais mes mots. Deux jours plus tôt, j'avais rêvé en anglais, mais là ce n'était plus un rêve, l'anglais était devenu ma langue. Il y avait eu un déclic. Pour penser et pour parler, je ne passais plus par le français.

Trois Quatorze — Ton accent aussi est excellent !

Elodie Meynot — Je suis persuadée que le fait de ne pas avoir parlé à l'école a protégé mon accent et ma prononciation. J'avais l'oreille intacte et disponible pour attraper l'accent des US et du Texas.

Trois Quatorze — Pour finir, quels sont les autres atouts du programme ?

Elodie Meynot — C'est un programme qui ne coûte rien. Il coûte cher aux familles américaines, mais il est extrêmement rentable pour une jeune fille au pair : un salaire, un billet d'avion, la possibilité d'avoir un visa de longue durée aux USA (croyez-moi, c'est très recherché !), une assurance complète, 3 h par semaine de cours dans une université, le logement et la nourriture, une voiture à disposition, un stage de formation ; un organisme qui vous encadre et peut vous soutenir... tout cela pour moins de 250 euros ! C'est une opportunité unique.

Trois Quatorze — D'autant que cette expérience, si elle est bien gérée, vous accompagne toute votre vie ?

Elodie Meynot — Je conseille à toutes celles qui ont la possibilité de le faire, de partir un an au pair. Surtout si elles sont dans une phase de recherche et d'incertitude. Quand je vois le marasme qui entoure la jeunesse française, le manque de confiance qui l'habite, le flou qui l'entoure, je dis à chacun de s'échapper un moment, d'aller voir ailleurs, n'importe où ; et je garantis à tous ceux qui auront cherché, de revenir en ayant découvert quelque chose. Quelque chose d'essentiel.

PARTIR AU PAIR : LES CONDITIONS

CE QUE VOUS OFFREZ

- Une aide à la famille, sous la forme principale de la garde des enfants, et ce pendant 45 heures par semaine
- De l'enthousiasme et de la disponibilité
- Une participation aux tâches familiales
- Un engagement pour une année minimum

CE QU'EURAPAIR

ET LA FAMILLE D'ACCUEIL VOUS OFFRENT

- Un billet d'avion aller/retour
- Un accueil en famille (nourrie, logée, blanchie)
- 139 \$ par semaine
- Un jour et demi de repos par semaine, un week-end complet par mois et 15 jours de congés payés.
- Des cours à hauteur de 500 \$ US
- Une double assurance complète
- Un visa pour au moins une année
- Un suivi sur place (aide et numéro d'urgence)
- Une préparation et une formation (et le matériel qui l'accompagne)
- Un stage à New-York
- La mise à disposition d'une voiture, sur place, pendant les heures de travail
- La possibilité de prolonger le séjour de 6 ou 12 mois

Les programmes en films



Une année à l'étranger...
Les villages Little Big Land...



Des films courts consultables sur le net...

Une année : www.piefrance.com

Little Big Land: www.calvin-thomas.com

5 questions à 5 participantes

Valérie, Béatrice, Alexandra, Cécile et Camille, 5 anciennes jeune filles au pair répondent à 5 questions et évoquent l'influence de leur séjour sur leur vie.



1. À quel âge êtes-vous partie au pair ? Où êtes-vous partie ?

Valérie — À 20 ans, à Ramon en Californie, en 2000 (ensuite nous avons déménagé à Raleigh, en Caroline du Nord)

Béatrice — En septembre 2001, à Bainbridge Island dans l'état de Washington. Je n'avais pas 19 ans.

Alexandra — À 20 ans, à Aspen dans le Colorado

Cécile — À 20 ans, à Naperville dans l'Illinois.

Camille — À 21 ans, d'abord à Columbia, puis à Chantilly (Virginia) dans la banlieue de Washington D.C.

2. Quel jugement portez-vous aujourd'hui sur cette année et sur le programme Eurapair ?

Valérie — Cette année a hautement contribué à faire de moi la personne que je suis aujourd'hui. J'ai acquis de la confiance, de l'assurance. Elle m'a indubitablement ouvert l'esprit.

Béatrice — Cette expérience ne m'a apporté que des choses positives. Elle a correspondu en tous points à mes attentes.

Alexandra — Cela a été une année exceptionnelle, enrichissante en tous points (culturel, personnel). Le programme est excellent.

Cécile — La plus belle et la plus épanouissante année de toute ma vie ! Mon engagement sur Eurapair est entièrement positif.

Camille — C'est un programme très riche et très complet (formation, langue, maturité, cultures, rencontres, meetings, cours...). C'est une expérience-clé, un moment décisif. Et le lien que l'on garde avec sa famille, c'est quelque chose de très spécial.

3. En quoi ce programme pourrait-il être amélioré ?

Valérie — Le stage à New-York est assez éprouvant, mais je pense qu'il est nécessaire.

Béatrice — La seule chose que je regrettais quand j'étais là-bas c'est qu'on ne pouvait pas faire 2 années. Mais c'est aujourd'hui chose faite. Alors rien à redire !

Alexandra — Il faudrait faire plus de publicité pour faire mieux connaître ce programme.

Cécile — On pourrait mieux renseigner les filles sur les démarches administratives à faire à leur arrivée (ouverture d'un compte, information sur les cours, acquisition d'un portable...) car les familles ne sont pas très compétentes sur ces points. Et peut-être aussi donner une ou deux adresses d'autres filles au pair présentes dans les environs. Cela pourrait rassurer et apporter une petite aide pour surmonter les petits cafards du début.

Camille — On pourrait améliorer l'investissement des « conseillers ». Lorsque j'ai changé de famille, je n'ai pas forcément eu le soutien que j'attendais. J'ai un peu l'impression que le « conseiller » voulait protéger sa famille et la garder sous le coude. On pourrait aussi fournir une liste de filles au pair présentes sur place au moment où elles arrivent. Cela faciliterait l'intégration.

4. Cette année a-t-elle été un virage dans votre existence ?

Valérie — Cette année a été un tremplin. Elle a conditionné mes choix, notamment professionnels.

Béatrice — C'est l'année tremplin. J'ai beaucoup appris sur moi-même. Quant au fait de parler anglais couramment, cela m'a ouvert un grand nombre de portes.

Alexandra — Au niveau professionnel, cette année m'a permis de me réorienter pour partir ensuite travailler à l'étranger.

Cécile — Cette année a été celle de toutes les rencontres (famille, conseiller, amis). J'ai fait beaucoup de voyages. Et puis surtout... je parle anglais !

Camille — Absolument. J'ai pu réaliser bon nombre de mes rêves : voyager, parler anglais. C'est une année intense et très utile. J'ai eu l'impression de réussir un challenge. Sans parler des moments de bonheur !

5. Où vis-tu et que fais-tu maintenant ? Comment vois-tu l'avenir ?

Valérie — J'ai terminé mes études en 2004 (DEA de Civilisation américaine). Je travaille maintenant comme assistante commerciale à Saint-Rémy-les-Chevreuses. Je vois l'avenir de façon très positive, tourné vers les échanges culturels et linguistiques.

Béatrice — J'habite maintenant en Australie. Je travaille dans le tourisme et je me marie bientôt avec un Australien ! J'envisage l'avenir avec le sourire et en couleurs.

Alexandra — Je vis à Marseille où je prépare un diplôme dans la restauration pour aller vivre et travailler ensuite à l'étranger.

Cécile — Je vois mon avenir aux USA tout simplement. Je veux trouver un moyen d'y retourner car j'aime ce pays plus que tout au monde. Pour moi, de toute façon, le choc culturel a eu lieu en rentrant en France. Je viens de rentrer et pour l'instant je vis à Toulon, mais je cherche un travail à Paris, plutôt dans le tourisme (ma passion et ma formation initiale).

Camille — Je vis à San Francisco en Californie. Après mon retour en France j'ai pu participer au programme Workin'USA de Calvin-Thomas. Je suis agent de voyages depuis presque 10 mois. Le rêve continue !

0 825 03 5000

Impressions, suite...



.../... je suis très heureuse et mon séjour se consume beaucoup trop vite. Dans ma première famille, ça ne s'est pas très bien passé. Je ne faisais rien. Le matin j'allais à l'école, j'étais très attentive - comme je sais l'être, j'étudiais beaucoup. L'après-midi, je ne pouvais pas sortir et je ne faisais rien. La jeune fille de la famille d'accueil (avec qui je m'entends très bien maintenant) ne faisait rien d'autre que de dormir tout l'après-midi. Ah ces Italiens ! Je m'ennuyais à mourir. Alors je me suis interrogée sur mes motivations, je me suis remise en questions, et j'ai fait un gros travail sur moi-même. J'ai décidé finalement d'être plus attentive aux choses susceptibles de m'intéresser. Rapidement je me suis fait des amis - car je ne suis pas associable. Mais comme ces amis ne plaisaient pas à ma famille, j'ai décidé de changer de famille - non pas parce qu'elle n'était pas ouverte ou disponible, mais parce que, malgré mes efforts et ma sincérité, nous n'arrivions pas à trouver de terrains d'entente. Aujourd'hui je vis chez une amie. Je suis « trop » bien, calme et sereine. À tel point que je voudrais rester ici.

Alice, Bitonto / Un an en Italie

METAMORPHOSE 6 LA VIE EST UN SONGE

Les témoignages de *Trois Quatorze* tiennent une place centrale dans ma façon de voir les choses. Avant je les lisais en rêvant, maintenant je m'y retrouve, mais je rêve toujours. Je suis partie, il y a trois ans... Je me rappelle que je me demandais ce que je faisais dans mon coin du Montana. J'ai vécu le premier jour, puis le suivant, et encore le suivant... comme si ma vie avait toujours été comme ça. Je me souviens que quand j'appelais mes parents et que je raccrochais, j'avais l'impression de reprendre mon rêve, qui était en fait ma vie... comme si interrompre la conversation, c'était fermer une parenthèse que, plus tard, j'ouvrirai à nouveau. Le rêve n'était

pas toujours rose, mais, pour autant, il ne tournait jamais au cauchemar. Mon année dans le Montana m'a appris à vivre. Aller vers les autres, apprendre à mieux me connaître, me poser des questions, grandir, prendre confiance : cette année ne cesse d'avoir des répercussions sur ma vie. Je me suis souvent demandé si elle m'avait changée. Il m'a fallu du temps pour comprendre que « Oui ». Le temps de me réveiller, en fait.

Alice, participante au programme d'une année en 2003



NOUVEAU

Je pense à tout ce à quoi je me suis habituée : au bus jaune (l'ambiance y est pas mal, mais c'est vraiment pas mon truc), à la quantité de nourriture qu'on te sert dans les restaurants, à la taille de tout (bouteille de shampoing, jus d'orange...), au XXL et aux « super size », aux virées entre copains, aux balades à cheval (j'ai appris à préparer les chevaux, à les nourrir, à les brosser, à déplacer les bottes de foin). Tu pars une année et tu fais des choses que tu n'aurais jamais pensé faire ! Tu vas de surprises en surprises.

*Fiona, Harlingen, Texas
Un an au Texas*

HAKOUNAMATATA

Partez, sans trop regarder devant vous - car devant vous c'est juste une grande pièce noire avec un plancher instable. Prenez juste comme ça vient, ne vous faites pas de soucis. « Hakounamatata », comme dit le Roi Lion. Chaque chose viendra en son temps, les peurs, les moments de bonheur. Ne vous préoccupez de rien tant que ce n'est

pas là ! Bonne chance à vous qui partez. Vous n'avez pas idée de ce dans quoi vous vous embarquez. Bienvenue au pays des merveilles, préparez-vous à la descente dans le terrier du lapin. Faut vraiment que j'arrête de regarder Walt Disney...

*Joris, Alameda, Californie
Un an aux USA*

PS. : Je t'aime Nina !

ALLEZ LES CHEVALIERS !

Voici une photo de Mary (ma sœur d'accueil), Stéphanie, Amanda et moi, lors de la cérémonie des Awards de Cross Country. C'est un sport que je n'aurais jamais pensé pratiquer : courir 5 à 7 miles, tous les jours ! Plus les compétitions le samedi et parfois en semaine. Mais je me suis laissée tenter par Mary Cate, et nous avons passé une saison formidable. Mes efforts ont payé. J'ai donc reçu the « Best Improved Award », alors que ma sœur d'accueil a eu le « Best Valuable », qu'Amanda - qui est aussi ma partenaire en cours de cuisine - a reçu le « Best Mental Attitude », tandis que Stéphanie a reçu, elle, un prix pour avoir été la meilleure coureuse de la saison. J'ai vraiment passé de bons moments avec toute l'équipe et ces filles sont géniales. Tout ça pour dire que j'adore mon lycée et son « Team spirit ». Faire partie de l'équipe est un véritable honneur et je suis maintenant impatiente que la saison d'athlétisme commence officiellement. Deux mots pour finir : « Go Knights ! »

*Emeline, Mishawaka, Indiana
un an aux USA*

LES CHANTS DU TENNESSEE

Je vis parmi une majorité de fermiers, qui se font des barbecues, qui font du lasso, qui chantent et dansent de la country. J'aime ces moments, lorsque tout le monde se réunit ; on cuisine, on joue aux dominos (je n'arrive toujours pas à comprendre les règles de ce jeu)... Je suis une fille de la ville, et je n'aurais jamais cru qu'un jour, je puisse apprécier cette vie. Et pourtant c'est bien le cas aujourd'hui. Ici, je me sens chez moi.

Sarah, Savannah, Tennessee

Ci-contre : « C'était une soirée. On devait toutes être déguisées en garçons. » Marion, Orlando, Floride
En bas à droite : « Les français savent faire la fête. » Mira, Besançon, France

METAMORPHOSE 7

Pourquoi ne pas commencer par le commencement. La musique dans les oreilles, en route vers Paris, vers la nouvelle vie. Maman pleure, Papa fait les dernières blagues, histoire de détendre l'atmosphère, et moi je repasse ma vie dans ma tête. Je me prépare à renaître. Je sais que cette expérience va me transformer en quelqu'un d'autre, définitivement. Le début n'a pas du tout ressemblé à ce que j'imaginais. On a parfois tendance à se faire des illusions. Certains m'avaient dit que c'était parfait dès le début. Mais, en arrivant à l'aéroport d'Hartford-Connecticut, tout pour moi s'est écroulé d'un coup. Pas de bagages et une famille qui ne ressemblait en rien à celle que j'imaginais. J'ai cru que j'allais péter un plomb. « Qu'est-ce que tu fous-là ? » « Pourquoi t'as pris ce satané avion ? » « Pour te retrouver dans un pays où les gens boivent du « Diet Coke » au petit-déjeuner, et vivre dans une maison trop petite et sale ? » J'ai pensé alors à revenir, à tout lâcher. Je ne voulais pas faire semblant.

Mais finalement, j'ai décidé de prendre les choses en mains. Je me suis dit que c'était la première étape de l'apprentissage. J'ai fait face. Et ça a payé. Je me suis retrouvée dans une famille charmante et puis tout est reparti. Je ne vais pas vous raconter de salades : le début est dur. Faire sa place, trouver les repères, tenter de comprendre. Mais au final, j'ai grandi, j'ai réalisé beaucoup de choses, sur moi, sur le monde qui m'entoure, sur les gens, sur les relations humaines, sur le travail, sur la culture. Je suis devenue curieuse et débrouillarde, moins timide, plus ouverte, plus sûre de moi, bien dans ma peau. Ici je vis à 100% et j'apprends plus que nulle part ailleurs.

*Hannah, Plainville, Connecticut
Un an aux USA*



DE PETITES CHOSES

Maintenant je sais ce dont je suis capable. Je me demande parfois si j'ai fait tout ça pour prouver aux autres ou à moi-même que je pouvais le faire. J'appréhendais beaucoup le fait de rester éloignée de ma famille et de mes amis pendant tout ce temps. Le « homesick », voilà quelle était ma peur. Finalement, ça n'a pas été si terrible. Bien sûr qu'il y a des moments pas faciles, mais franchement, je m'attendais à bien pire. Je suis partie en « Formule Découverte USA » ; cela m'a permis de faire la connaissance d'un groupe super sympa, qui m'a beaucoup motivée pour poursuivre. L'inconnu - qui s'ouvre devant chacun d'entre-nous - nous rapproche. Heureusement, dès qu'on arrive, on est tout de suite dans le truc, pas le temps de réfléchir. Tout le monde vous parle et rigole. Et du coup, on pense beaucoup moins à ce qu'on laisse derrière nous. J'appréhendais un peu la rencontre avec ma famille d'accueil, mais je me suis très bien entendue avec

Paula, la fille de 15 ans. Quand je suis arrivée, c'est elle qui m'a présenté ses amis, qui m'a montré les coins les plus intéressants d'Orlando. Ça m'a beaucoup aidée parce que j'étais vraiment paumée au début ! Sa mère est très gentille aussi, par contre son père ne s'occupe pas trop de moi, je n'ai pas eu l'occasion de lui parler beaucoup. Ils vivent dans une jolie maison dans un quartier plutôt aisé en périphérie d'Orlando, avec une piscine, et des palmiers et des manguiers dans le jardin. Il y a encore des moments où je ne réalise pas que je suis aux États-Unis. Je me retrouve à la fin du mois de novembre en pleine nuit, en maillot de bain avec des copines, dans un jacuzzi ! Je suis en débardeur dans la rue, à presque huit heures du soir. Et il ne fait pas froid. Ce sont des petites choses comme ça qui m'étonnent chaque jour, qui rendent cette aventure parfois irréaliste. Il y a beaucoup d'étrangers ici. J'ai même l'impression qu'il y a plus d'étrangers que d'Américains. Même ma famille d'accueil est brésilienne. Je ne regrette absolument pas d'avoir pris la décision de partir. Ce que je regrette c'est d'avoir décidé de ne partir que 6 mois. Par manque de courage. Je sais que ça fait peur, mais il faut parfois savoir se jeter dans le vide. Et il faut profiter de sa jeunesse pour oser faire des trucs comme ça ! Parce qu'après, c'est trop tard.

J'aimerais que le récit de mon expérience influence ceux qui le liront, et les aide, autant que j'ai pu être influencée et aidée par tous ceux que j'ai lus dans *Trois Quatorze* avant de prendre ma décision.

*Marion, Orlando, Floride
Un semestre aux USA*

FIER

L'école fait partie de mon bien-être. Tout le monde est si ouvert et si gentil. Par rapport à la France, c'est très impressionnant. Les profs sont intéressés par ce que tu fais et n'hésitent pas à t'aider si tu es perdu ou si tu rencontres des difficultés.

Je mène une vie très occupée. Le sport y tient une part importante. J'y rencontre beaucoup de gens. Je pense que ça permet d'avoir une vie très saine et de ne pas tomber dans l'ennui ou la déprime.

Maintenant je parle quasiment couramment anglais. Je suis fier. Je comprends presque tout, j'adore regarder les films en V.O. Moi qui détestais l'anglais auparavant !

À ceux qui envisagent de partir, je conseille de ne pas se fier aux préjugés, de rester toujours ouvert d'esprit, ouvert à toute proposition ; d'accepter de faire des choses très différentes de celles que l'on a l'habitude de faire. Il faut se dire que tout est positif, même si parfois ce n'est pas le cas, et vivre chaque instant avec passion.

*Nils, Eugene, Oregon
Un an aux USA*



MEUH

Nous sommes les prophètes du vachisme (culte à la vache et à la sainte Marguerite). Notre cri de ralliement est : « Meuh ! ».

PARTIR POUR GRANDIR

Les premiers mois tout se passe bien car je découvre alors toutes les nouveautés de ce pays : immensité des routes, grandeur des magasins, « lockers » casse-têtes, « allegiance » au drapeau, « school spirit », et tant d'autres choses. De quoi être fasciné vraiment. En novembre, j'intègre une troupe pour jouer « The Queen of Narnia ». Je commence à faire des rencontres et à avoir une vraie vie sociale. Mais le rêve prend fin avec la pièce. C'est le retour des journées monotones. Lever à 8 heures, lycée, retour à la maison, roulement de pouce, « blues time », marre de tout, envie de rentrer en France. J'essaye d'intégrer l'équipe de soccer, mais je me fais refouler pour mauvais « grade » (mauvaise note). J'essaie de relativiser, mais je suis régulièrement puni. Une fois parce que j'ai répondu aux insultes d'un Mexicain en montrant mes fesses ! Une autre fois pour un nouveau mauvais « grade » ! C'est cher payé, non ? Je dois rester à la maison. Je ne drama-

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

CONVOCACTION & MANDAT

La prochaine Assemblée Générale (A.G.) de PIE se tiendra le vendredi 16 juin 2006 à 18 h, au siège social de l'association au 87 bis rue de Charenton, à Paris 13.

L'ordre du jour sera le suivant : Approbation du compte-rendu de l'assemblée 2004

- Rapport moral et financier de l'exercice clos le 31.10.05
- Renouvellement du conseil
- Fixation de la cotisation annuelle
- Questions diverses

Je soussigné(e) : _____

absent(e) lors de l'assemblée générale,

donne pouvoir à : _____

Pour m'y représenter et participer à tout vote en mon nom.

Fait à : _____, le _____

Signature, précédée de la mention « Bon pour pouvoir »

Cet avis tient lieu de convocation
Coupon à retourner à PIE, 39 rue Espariat 13100 Aix en provence



Correspondance. *Courrier des participants et des parents*

tise pas (d'autant que je suis autorisé à participer aux deux grandes fêtes « d'Exchange students »). Mais en décembre je fais ma grosse bêtise : je refuse d'enlever mes écouteurs en cours d'histoire ! Tout ça parce que je suis frustré de ne rien faire. Je sais c'est stupide ! Après c'est la semaine de folie, celle où tout le monde tombe malade, celle où mon père d'accueil fait la gueule. Finalement je prends les choses avec le sourire.

Je vous raconte tout ça pour bien vous montrer qu'une année à l'étranger c'est comme une année à la maison : y'a des hauts, y'a des bas. Et ça sert aussi à relativiser et à grandir. *Florian, Prescott Valley, Arizona*
Un an aux USA

METAMORPHOSE 8

Huit jours à Paris, en stage, avec des personnes extraordinaires comme les Mexicains et autres Colombiens. Je ne pourrai pas les oublier. Après on va retrouver notre famille d'accueil : c'est parti ! Dans le train, je ne sais pas combien de questions je me suis posées. J'avais plein de sentiments. J'ai passé une semaine avec ma mère d'accueil avant la rentrée. C'était très bien. Le 5 septembre, c'était le premier jour du lycée. Tout le monde a été très gentil.

J'adore ma famille. C'est comme mes deuxième parents. J'ai vécu avec eux six mois très joyeux et très riches au niveau personnel, six mois inoubliables. Je vis la plus belle année de ma vie. Une année au cours de laquelle j'ai appris à me connaître et à vous connaître, et à toujours aller de l'avant. *Camila, Colombienne*
Un an en France



THE BLUE CROWD

Si je devais résumer mon séjour dans l'Ohio, je dirais qu'il se termine mieux qu'il n'a commencé ! Au départ, je restais dans la maison, j'évitais les contacts au lycée et me renfermais sur moi-même. Je manquais d'assurance en anglais, mes proches me manquaient et les kilos s'accumulaient. Il a bien fallu qu'un jour, je me réveille et que je fasse quelque chose !

Aujourd'hui, j'essaie d'être hors de la maison aussi souvent que possible ! Ma relation avec ma famille d'accueil n'est pas désastreuse, mais on a toujours certains problèmes pour se comprendre (question d'habitudes, de besoins, etc.). Tant que chacun fait des efforts pour que tout se déroule le mieux possible, ça va. La solution miracle a été de m'investir un peu plus dans les activités scolaires ! Sur la photo, je suis la deuxième fille en partant de la gauche en bas. A côté de moi l'une de mes copines américaines, Tori ! On a pris cette photo lors du dernier match de basket. Comme le dit le journal local : « Les "blue devils" sont toujours aussi nombreux pour soutenir leur équipe ; ils sont toujours aussi bruyants ! » La saison de basket a été l'événement le plus heureux pour moi pendant cette saison. Après les matchs, on se retrouve, on discute. Rien ne vaut une bonne nuit de sommeil après ça ! *Julie, Zanesville, Ohio*
Un an aux USA

JUST « HI ! »

J'étais en « Study Hall (permanence) : une fille, qui était arrivée aux USA quelques années auparavant, parlait avec un garçon. Il lui posait des questions à propos de son pays d'origine (Israël, il me semble). Bref, elle lui lisait les nouvelles en français et lui disait qu'elle n'aimait pas les Français car elle les trouvait trop distants et assez froids. Moi, je rigolais intérieurement car elle avait aucune idée que j'étais Française et en même temps je me disais : « Elle a quand même raison, car ici aux USA, tout le monde se parle, même ceux qui ne se connaissent pas entre eux. Moi, par exemple, beaucoup d'étudiants me disent "Hi !" quand ils me croisent dans les couloirs, sans que je sache qui ils sont ! » J'apprécie beaucoup. *Juliette, Amherst, New York*
Un an aux USA

BASKET

Je voulais remercier PIE pour m'avoir permis de réaliser mon rêve, assister à un match de NBA. Sans vous, j'aurais peut-être dû attendre des mois, voire des années. Grâce à ce programme, je suis tombé dans une famille qui me fait découvrir les facettes de l'Amérique conservatrice. Et il n'y a pas que du mauvais ! J'ai pu voir Allen Iverson, Chris Webber ou encore Pau Gasol. Quelle journée ! Récemment, j'ai eu une période un peu difficile dans ma saison de basket, mais j'ai réussi à y faire face. Les jeunes de mon équipe sont tous d'origine afro-américaine, et l'intégration a été difficile. Maintenant, on se respecte mutuellement. Ils m'intègrent même, comme si j'étais afro-américain, ça me fait plaisir.

Je voulais juste dire que parfois il y a des hauts et des bas, mais tu sais que tu peux compter sur ta famille d'accueil. Ils sont là pour ça aussi. Il ne faut surtout pas hésiter à parler d'un problème, sous peine de détruire une année comme ça. *Simon, Malden, Montana*
Un an aux USA

CONVERSATION

Quel chemin parcouru depuis son départ ! Je me rappellerai toujours son premier appel téléphonique le lendemain de son arrivée : « Maman qu'est-ce que j'ai fait je n'aurais jamais dû venir ici ! une année ici maman mais je ne pourrai pas ! » Ma réponse fut une question : « Qu'as-tu fait aujourd'hui ? » « Je suis resté toute la journée dans ma chambre. » « Tu as tout faux, tu dois sortir de ta chambre et aller vers Annis. » « Mais je ne sais pas parler américain ! » « Je sais, mais je crois tu es là-bas pour cela. As-tu offert les cadeaux ? » « Non ! » « Bon alors tu vas prendre tous les présents et tu vas les offrir, comme ça tu vas communiquer, OK ? » « D'accord ! » « Bon je te laisse, je t'aime de tout mon cœur, et je te rappelle demain. »

Le lendemain : « Tout va bien maman, tu as eu raison de me dire de sortir de ma chambre et d'offrir les cadeaux. » Voilà comment la glace a été rompue. Loïc depuis ce jour ne cesse de grandir et de s'améliorer en anglais. Il pense même retourner voir sa famille d'accueil en 2007. Alors qu'il ne les a pas encore quittés ! *Mère de Loïc*

TROP BIEN, TROP VITE

Le premier mois est le plus difficile. Après, tu t'habitues. Maintenant c'est comme un rêve... et comme les rêves ça va beaucoup trop vite. Vive le Michigan ! *Lucas, Traverse City, Michigan*
Un an aux USA



TÉMOIGNAGE D'UNE MÈRE, PAR ANNE LENOIR



Un très grand merci à la famille Blanche. Grâce à leur tact, leur gentillesse, leur délicatesse et sans doute aussi leur grande patience, Romain a pu surmonter ses difficultés à communiquer les premières semaines et à s'intégrer dans une école qui a des exigences auxquelles il ne s'attendait pas. Nous leur en sommes immensément reconnaissants.

Nous n'avons connu la destination de Romain et les coordonnées de sa famille d'accueil que cinq jours avant son départ, prévu le 2 septembre. Nous commençons à être sérieusement inquiets. Le lendemain matin, à notre réveil, nous avions un mail. Nous pouvions imaginer un peu plus l'univers dans lequel Romain allait passer un an... Marilyn, la maman, nous prévenait que l'école où irait Romain (Saint Francis School), n'acceptait pas les jeans et qu'il serait donc souhaitable que Romain apporte d'autres pantalons – Il n'avait bien sûr jamais voulu en acheter auparavant – Nous sommes donc partis faire quelques achats. Deux jours plus tard nous apprenions qu'il lui faudrait aussi quelques chemises car l'école n'admettait pas les tee-shirts. Or Romain ne portait que cela. Nous sommes repartis faire les boutiques, et nous avons trouvé deux chemises et un autre pantalon.

À son arrivée dans son école, Romain a découvert que le règlement intérieur stipulait que les cheveux ne devaient pas toucher le col (de la chemise). Il a eu bien du mal à avouer à sa sœur qu'il avait dû raccourcir ses cheveux, lui qui ne voulait plus les toucher depuis 6 mois. Nous avons été prévenus que l'une des difficultés – et en même temps l'une des richesses de cette expérience – serait d'accepter une famille qui bien qu'ouverte – puisqu'elle accepte d'accueillir un jeune étranger pendant un an –, n'en n'est pas moins très différente de la sienne. Nous avons beaucoup discuté de cela avec Romain. Le plus difficile et le plus imprévu pour lui a été, je crois, de s'adapter à l'école, à son cadre vestimentaire assez rigide, ainsi qu'à l'ambiance religieuse et aux prières.

Nous savions aussi, et nous ne pouvons que confirmer, combien les activités extrascolaires étaient importantes pour l'intégration dans le pays. Romain a eu la chance, pendant ce premier trimestre, de faire partie de l'équipe de football américain de son école et bien que n'étant que réserviste (il débutait dans ce sport), il s'est senti membre à part entière de l'équipe. Ils sont allés de victoire inespérée en victoire inespérée, ils sont partis jouer dans tout le Michigan (du lac Supérieur à Détroit), et ont remporté la coupe de leur catégorie. Leur finale a même été retransmise sur la chaîne de télévision locale. Leur retour à Traverse City a été triomphal, des voitures de police leur ouvraient la route !

Nous nous sommes posé la question d'accueillir nous-même une jeune étrangère cette année, en partie pour tenir compagnie à la plus jeune sœur de Romain, qui n'a qu'un an d'écart avec lui et qui souffre de son absence. Nous avons eu quelques hésitations au premier trimestre, craignant un peu de ne pas être aussi disponibles que la famille Blanche.

Mais nous venons d'être sollicités par PIE : une jeune Canadienne, à Paris depuis 3 mois, cherche une nouvelle famille d'accueil, celle qui l'héberge actuellement ayant un problème de santé. Bien que nous ne soyons pas une famille parfaite – mais en existe-t-il ? – nous allons peut-être faire le pas !



REGARDER LES DETAILS

Être en Norvège m'a permis de comprendre plein de choses sur la vie. Des petites choses auxquelles on ne pense pas forcément en temps normal. Partout les gens diffèrent et c'est ce qui fait la beauté de ce monde. Oui ! Voyager, c'est une magnifique façon de découvrir la vie ! Surtout à 18 ans... Je sais que cette année m'ouvre plein de portes pour mon futur.

J'ai pitié de ceux qui n'ont pas osé partir, par peur de « quitter » leurs amis en France, ou par peur que papa/maman leur manquent. C'est une erreur irrattrapable. Être étudiant d'échange, c'est spécial, c'est unique. Être étudiant d'échange, c'est regarder les détails, s'intéresser aux autres, prendre en photo les « tout » et « les n'importe quoi » de la vie quotidienne, c'est avoir une nouvelle vie, pendant que son autre vie est en mode « pause » en France. Je me suis rapprochée de ma maman, avec qui ça n'allait pas toujours très bien et je suis heureuse de ne pas avoir une maman-poule qui m'aurait interdit de partir. Loin des yeux, près du cœur. *Elsa, Husoyssand / Un an en Norvège*

DES HAUTS ET DES BAS

Cher journal qui m'a procuré un enthousiasme indicible avant de partir, et qui m'a rendue vraiment triste pendant mon séjour ! Triste ? Oui, je t'en ai voulu de montrer tous ces témoignages positifs de jeunes comme moi ! J'avais vraiment la sensation d'être la seule à ne pas être bien ! Mais maintenant ça va mieux, et je décide enfin de te donner du temps en souhaitant que mon témoignage soit publié dans le prochain numéro pour que les futurs participants comprennent que tout n'est pas toujours tout beau, tout rose !

22 Août 2005 : pour parler franche-

ment, le stage m'a dégoûtée de partir. Mon excitation – cette envie qui m'avait animée durant tant d'années – s'est alors transformée en lassitude. Moi, j'avais envie de sauter directement dans l'avion, je ne voulais parler à personne de ce que je ressentais, je voulais tout garder pour moi, en égoïste. Le matin du grand jour, je voulais tout remettre en question, tout annuler ! Je suis arrivée dans ma ville après 14 heures de voyage, et j'ai été accueillie avec simplicité par ma famille. Mon moral a regagné après une nuit de sommeil bien méritée. Les premiers jours ont été durs sur le plan physique, j'ai perdu 4 kilos, écoeuvrée que j'étais par la nourriture, par tous ces drapés américains. J'en avais des cauchemars ! Mais, malgré la difficulté de la langue (vu mon niveau d'anglais, je ne pouvais avoir que du mal), au bout d'une semaine, tout allait mieux. Il faut dire que j'y ai cru. Après quatre mois de vie américaine j'ai encore du mal... Mais je ne cesse d'écouter cette chanson qui va sûrement rythmer tout mon séjour : « Don't give up ! » Je n'abandonnerai pas, même si ce n'est pas facile tous les jours.

J'ai déjà eu quelques problèmes avec ma mère d'accueil qui ne me disait même pas « bonjour ». Dans la mesure où la communication ne passait vraiment pas entre elle et moi, j'ai sérieusement pensé à changer de famille. Quand enfin elle m'a avoué qu'elle restait muette avec moi à cause de la barrière de la langue, j'ai bien failli lui rire au nez. Mais les larmes ont pris le dessus... N'est-ce pas pour lutter contre la barrière de la langue, et la briser que je suis ici ? N'est-ce pas pour apprendre que je suis ici ? Voilà qu'on me reprochait mon anglais ! Tant pis, me suis-je dit. J'ai continué mes efforts. J'ai rebondi sur ce reproche. Depuis je continue, avec ma rage de vaincre, avec optimisme. Un optimisme comme jamais je n'en ai connu dans ma vie ! Je veux réussir à parler « fluently », et je sais que je vais y arriver.

Mon séjour a changé ma vie : c'est sûr et certain. J'ai acquis de la confiance en moi, j'ai acquis une plus grande ouverture d'esprit, une

soif de voyage, j'ai réussi à mettre ma timidité de côté, j'ai appris des millions de choses sur moi, mon pays d'accueil, ma « Douce France », sur les autres... Bref, j'en ai eu plein les mirettes en quatre mois... et il m'en reste encore six ! Pour parler des coups de blues, ça rejoint un témoignage disant « qu'un jour tout va bien et le lendemain tout va mal ! » Je dois avouer que c'est effrayant. Parfois je me couche la plus heureuse du monde et, le lendemain, je me réveille submergée par la tristesse. C'est terrible d'être si instable au niveau du moral. Mais heureusement je suis plus souvent heureuse que triste ! J'aime ma vie ici, et même si j'ai passé une semaine horriblement dure fin octobre (à n'en pas dormir, à brasser du noir sans interruption), je dois avouer que jamais je n'ai regretté d'être si instable au niveau du moral. Mais heureusement je suis plus souvent heureuse que triste !

J'aime ma vie ici, et même si j'ai passé une semaine horriblement dure fin octobre (à n'en pas dormir, à brasser du noir sans interruption), je dois avouer que jamais je n'ai regretté d'être si instable au niveau du moral. Mais heureusement je suis plus souvent heureuse que triste ! J'aime ma vie ici, et même si j'ai passé une semaine horriblement dure fin octobre (à n'en pas dormir, à brasser du noir sans interruption), je dois avouer que jamais je n'ai regretté d'être si instable au niveau du moral. Mais heureusement je suis plus souvent heureuse que triste !

Futurs participants, je vous envie. N'hésitez pas à vous lancer dans cette aventure, c'est une expérience qui change une vie, je vous l'assure. Soyez un peu fous – pour une fois. Ne vous faites pas trop de films – comme j'ai pu le faire – parce que vous pourriez être très déçus. Sachez que si on a tous une chose en commun – être « exchange student », on vit tous une expérience unique. Personne n'a la même histoire, chacun se crée la sienne. Dans une année, il y a des hauts et des bas, je ne peux pas vous mentir sur ce point, mais les bas sont là aussi pour savourer les hauts ! *Eve, Spokane, Washington*
Un an aux USA



VOYAGE ET BAGAGES, UNE HISTOIRE DE CHIFFRES !

38 Kilos. C'est le poids moyen des bagages des filles, participantes françaises au programme d'une année scolaire à l'étranger (2005-2006).

30 Kilos. C'est le poids moyen des bagages des garçons, participants français au programme d'une année scolaire à l'étranger (2005-2006)

36 Kilos. C'est le poids moyen des bagages des participants français au programme d'une année scolaire à l'étranger (départ 2005-2006) Et oui, il ya plus de filles que de garçons qui partent un an à l'étranger avec PIE !

7 Kilos. C'est le record absolu, toutes catégories confondues, du poids des bagages les moins lourds d'un participant à un séjour d'une année scolaire à l'étranger. Ce record est détenu par une fille (sic !), de nationalité américaine (sic !). Bravo à Mira pour ce record, et merci à elle d'avoir bousculé deux idées-recues.

60 Kilos. C'est le poids des bagages de la participante française (au programme d'une année scolaire à l'étranger - 2005-2006) la plus chargée. Attention la limite l'an passé était de 2x30 kilos. Elle est fixée cette année à 2x23 kilos. Pauline n'aurait donc pas pu prendre l'avion cette année ! A bon entendeur, salut !

8 Kilos. C'est le poids des bagages de la participante française (au programme d'une année scolaire à l'étranger - 2005-2006) la moins chargée. Mélanie pourra donc rapporter de son année aux USA, 38 kilos de vêtements supplémentaires... et autres cadeaux.

DEVENIR ADHÉRENT PIE

Pour soutenir la vie et l'activité associatives, et notamment la publication de Trois Quatorze. Cotisation annuelle : 10 euros

J'aimerais devenir adhérent à l'association PIE. Coupon à remplir et à retourner à : PIE : 39, rue Espariat - 13100 AIX EN PROVENCE

Nom & Prénom :

Adresse :

CP : Ville :

PORTRAIT

Le parcours pour le moins agité de Geneviève Emanuely, correspondante locale de PIE à Paris.

Les 7 vies de Geneviève Emanuely



Quand Montaigne dit des hommes qu'ils ont tous besoin de reconnaissance, il pense sûrement – anachronisme mis à part – à Geneviève, dont le parcours, haché voire chaotique, et la vie – qui ne lui a pas fait que des cadeaux – auraient sans doute mérité plus d'attention et d'estime. Elle a croisé bien des gens Geneviève, et traversé bien des mondes, mais le monde la connaît-il et l'estime-t-il à sa juste valeur ? L'enfance a la couleur d'Alger, où elle naît en 41, elle est blanche et pure, elle pourrait s'appeler « Paradis ». Les origines sont espagnoles et françaises, simples (« Je ne viens ni d'un milieu riche ni d'un milieu intellectuel »), et douloureuses aussi : « Mes parents étaient pupilles de la nation, victimes du conflit de 14 ; ma mère par exemple est née après la mort de son père. » Mais ces traumatismes sont presque effacés ; ils n'entament en rien les bonheurs du moment, qui ont pour noms Méditerranée, Soleil et Insouciance : « L'Algérie, c'était trois mois de vacances au bord de la mer, dans le cabanon de ma grand-mère, c'était la plage, « Surcouf », « Aïn Taya », le masque et le tuba, les cousins, l'absence de soucis. » Seul petit hic, cette première vie s'arrête à 12 ans, prématurément donc, quand le père, fonctionnaire, est muté en France. C'est le temps de la découverte de la métropole. D'abord le voyage : « Une merveille. Je me souviens du petit train que nous avons pris à Nantes, de la verdure, des rivières, des ruisseaux, de la tranquillité de la France profonde, de la Loire majestueuse, ... Je découvrais le décor de rêve que j'avais vu dans les livres. C'était magique ! » Mais le petit train s'arrête à Angers, terme du voyage et des illusions. Nous sommes en septembre 53, et pour la petite Française d'Algérie, le choc va être rude ! « J'ai très vite été saisie par le décalage énorme qui existait entre l'image que j'avais de la France – que je mettais comme beaucoup de Français d'Algérie sur un piédestal – et la réalité à laquelle j'allais devoir me confronter. » Pour Geneviève, la France c'est l'intelligence, la culture, le savoir, la beauté. « C'est ce qu'on apprenait à l'école ! On peut comparer au fameux « Nos ancêtres les Gaulois » qu'on enseigne aux Africains ou aux Antillais, et au décalage que cet enseignement ne manque pas de créer. A nous Français d'Algérie, on « vendait » une image totalement aseptisée et idéalisée de la France. » Or, à son arrivée en France, Geneviève découvre deux choses auxquelles elle ne s'attendait pas : « La misère, d'abord ! Car on n'en parle pas aujourd'hui, mais la France de la province qui avait souffert de la guerre était à cette époque dans un état catastrophique. Il y avait des riches, mais

à côté il y avait une pauvreté extrême, des gens qui vivaient dans des roulottes, une hygiène déplorable, des logements insalubres. J'ai vu la France victime de l'alcoolisme, les orphelins en nombre (il y en avait 3 ou 4 par classes, c'était énorme !), les retombées de la guerre d'Indochine (les veuves notamment). La France de l'hiver 53/54 – celle de l'Abbé Pierre – je l'ai vue de près, je l'ai prise en plein front et elle m'a paru bien plus misérable que l'Algérie que je quittais. » Geneviève découvre surtout une autre mentalité que celle qu'elle a connue : « Quel monde étriqué, j'avais l'impression que tout le monde s'épiait. Pas de gentillesse apparente. Quel contraste avec l'Algérie ! » Elle s'étend surtout sur l'école et sur les professeurs : « J'étais au lycée Joachim du Bellay » un monde bien comme il faut en apparence, mais si terribles de l'intérieur : « Qu'est-ce que j'ai pu souffrir. Il y avait des enseignants brillants et très compétents, mais dans l'ensemble, j'ai vraiment été « cassée ». » Ma sœur et moi, on avait droit à des réflexions du type : « Est-ce qu'on parle français chez vous ? On nous posait des questions stupides sur l'Algérie, on s'étonnait qu'on ne soit pas noirs ! C'était inimaginable de la part d'un monde soi-disant ouvert et cultivé. » Conséquence de ce mauvais traitement : « Toute la famille s'est mise à déprimer ! » Cela a été très pénible. « Ce passage m'a perturbée pour la vie, mais il m'a aussi apporté une grande richesse, une distance, un recul sur les choses. » A l'écouter, Geneviève a vécu à l'étranger pendant quatre ans. « Oui, c'est clair, j'étais émigrée ! » L'adolescence, c'est aussi le retour en Algérie, en 58, a priori pour toujours. Mais les événements en décident autrement qui précipitent le pays dans le chaos. Geneviève va connaître la guerre au quotidien, la violence, les attentats, le premier amour, la perte d'amis, l'impression d'être trahie, la certitude d'être volée, d'être incomprise. En quatre ans, le fossé avec la métropole ne cesse de se creuser. C'est pourtant en France qu'il faut « rentrer », en 62. « Là, je ne me souviens de rien, c'est comme une perte de mémoire après un choc violent. Je ne sais même plus si j'ai pris l'avion ou le bateau ! » C'est ainsi qu'on en termine avec la seconde vie, par un trou noir et par ce propos laconique : « Mon adolescence a été fracassée. » Difficile de se remettre, et pourtant Geneviève va rebondir. Le second retour dans la métropole est d'abord marqué du sceau de la révolte (« On a été si mal accueillis ! »), de l'incompréhension (« Je ne savais plus d'où j'étais »), de l'incommunicabilité. Geneviève vit au milieu de sa famille et des Français d'Algérie. Elle rencontre Yves. Lentement le processus d'intégration s'enclenche : « En Bourgo-gne, où nous nous sommes installés, nous avons été bien reçus » ; elle entame ses études : droit, école d'attachée de direction. Puis elle travaille. Elle entre chez Kodak où,

dit-elle, elle se « stabilise ». Elle doit épouser Yves. Le bonheur a priori... Mais il est écrit quelque part que la vie de Geneviève doit épouser une ligne accidentée. Yves est arrêté, suite à ce que, par double euphémisme, elle appelle « les conséquences des événements d'Algérie ». S'ensuivent trois années passées entre La Santé, Fresnes et l'Île de Ré. « C'était quelque chose ! », dit-elle sobrement, comme s'il fallait résumer en une simple formule trois années de visites et de parloir, trois années d'attente et d'interrogations, trois années à mettre à nouveau entre parenthèses la vie « normale ». Elle se souvient – et là, pointe le regret – d'avoir rejeté une proposition de travail à Rochester, aux Etats-Unis. « Ce n'est pas un regret... », se reprend-elle, « mais ça reste un manque. » En 66, s'ouvre la quatrième vie de Geneviève, celle d'épouse et de mère. Elle connaît le bonheur, la naissance de ses deux enfants, Stéphan et Cyril. « Une grande vie », dit-elle. Mais une vie qui reste sinon dure du moins tourmentée ! Car Yves ne s'est jamais remis de son passage en prison. « Il n'en parlait pas, car il était secret, mais trois ans de prison à 20 ans... C'est énorme. » Pour Geneviève, une vie est faite de blessures qu'on laisse à l'air libre afin qu'elles cicatrisent. Mais pour Yves, les plaies sont trop larges, et, parce qu'il les referme trop vite – les renferme même – elles suintent, à l'intérieur et à jamais. Il se laisse piéger par l'alcool. Pas facile, mais pas pour autant horrible. Geneviève parle un instant de son mari – décédé récemment – avec tendresse et admiration ; elle évoque son talent de peintre, ses études brillantes aux Beaux Arts et aux Arts Déco, sa gentillesse, sa droiture : « Je ne l'ai jamais entendu dire du mal de qui que ce soit », et sa générosité aussi. « Il a trop manqué de reconnaissance ! » Elle n'oublie pas les belles années qu'ils ont partagées (leurs enfants et la joie qu'ils leur ont procurée, leurs amis, leur vie « trépidante, riche, passionnante »), pas plus qu'elle ne cache les moments plus difficiles : son travail « pas folichon » à l'UNEDIC, les licenciements d'Yves, et la séparation impossible... mais inéluctable. Ils ne vivront plus ensemble, mais, pour autant, ils ne se quitteront jamais. Sa cinquième vie, Geneviève l'entame en 89, elle a 49 ans. Il faut réapprendre à vivre différemment. Elle reprend la fac (deux années de psycho) et suit une formation professionnelle (administration, spectacle). Plus tard, elle s'installe à Châlon-sur-Saône, où elle devient directrice de la communication de la Maison de la Culture. Sur cette carrière dans le monde du spectacle, elle s'étend un peu. Fièrre, elle énumère ses succès, ses rencontres, tout ou partie de ses nombreuses connaissances. Elle fait des échanges entre théâtres, crée une association autour d'une

idée novatrice. Huit années d'activités denses. « Ce fut quand même très dure. Je me suis débrouillée seule. J'ai vécu pendant un an dans une chambre de bonne, je prenais ma douche à la piscine du quartier. Et j'avais cinquante balais ! A un moment, c'est mon fils qui m'a aidée financièrement ! J'avais honte. » La sixième vie commence à l'âge de la retraite ; c'est l'occasion pour Geneviève de s'engager dans une discipline qu'elle avait découverte quelques années auparavant. « Je me suis mise sérieusement au yoga. » On sourirait presque en pensant : « Mais que n'a-t-elle pas fait ? », mais on n'en a pas le temps, car Geneviève a déjà embrayé. Maintenant, elle parle d'hatah yoga, de yoga intégral, de posture et d'écritures, du Mahabarata et du Ramayana. Elle ne vous laisse pas la possibilité de croire que tout cela n'est pas sérieux. « Le yoga m'a appris à composer avec les épreuves. Il faut réfléchir à ce qui t'arrive. Tant que tu ne comprends pas les choses, elles se rappellent à toi. Il ne faut pas les éviter. » C'est toute une vie le yoga ! Et PIE dans tout ça ? « PIE relie toutes mes vies », dit-elle d'emblée. « Dès le début (quand il a été question que mon fils Stéphane s'inscrive au programme d'une année, puis quand Cyril est parti, puis quand nous avons accueilli Donna), j'ai senti qu'il y avait quelque chose de particulier avec cette association. J'y ai trouvé une famille. Par rapport à l'enfance, il y avait le lien avec l'Algérie (dont est originaire un des fondateurs. N.D.L.R.). » Le lien à l'adolescence tient à la capacité de Geneviève

« Une vie assez riche, pas dorée mais riche »

à l'époque « étrangère dans [son] propre pays », à décrypter les enjeux de l'intégration. « J'ai aussi gardé de cette période un regard très critique sur le moule éducatif, et j'ai vu en PIE une ouverture. » PIE reste surtout liée à l'image d'années heureuses, l'épanouissement de Cyril, l'accueil de Donna, une jeune Américaine (« j'avais une fille à la maison »), la découverte des USA, les échanges vécus au jour le jour. PIE c'est aussi le souvenir de tous les jeunes en partance (les entretiens, la préparation), du temps passé à écouter les jeunes étrangers accueillis en France, des voyages (Chine, USA...). Geneviève se tait un instant. C'est toujours un peu choquant de brasser sa vie en une heure de temps. Et maintenant elle esquisse un sourire. Elle sourit à l'avenir – elle pense à sa septième vie, aux plaisirs d'être Grand-Mère, au prochain voyage – et au passé tout autant. Avant de nous laisser, elle lance presque fière : « Finalement j'ai eu une vie assez riche. Pas dorée mais riche. Et j'ai quand même pas mal rebondi ! »

